

L'INSURRECTION HONGROISE

"DÉMOCRATIE
RÉVOLUTIONNAIRE"

OU
RÉVOLUTION
SOCIALISTE ?

Edition de:

"IL PROGRAMMA COMUNISTA"

CE QUI DISTINGUE NOTRE GROUPE : la ligne du Manifeste Communiste à l'Octobre russe, à l'Internationale Communiste, à la lutte contre la dégénérescence de Moscou, au refus des fronts populaires et des blocs de la Résistance ; la dure œuvre de restauration de la doctrine et de l'organisation révolutionnaire en contact avec la classe ouvrière, en dehors de la politique personnelle et parlementariste.

Adresse (courrier et mandats) : Editions « Il Programma Comunista - Boîte Postale 91 - Neuilly-sur-Seine (Seine).

Nous avons déjà publié « L'Étincelle » de 1944 à 1946 et « L'Internationaliste » de 1947 à 1949 sous le nom de Fraction française de la Gauche Communiste Internationale.

L'INSURRECTION HONGROISE

désavoueurs se désavouent:

Neuf mois après avoir dénoncé, dans le secret d'une assemblée de Congrès triée sur le volet, les "crimes de Staline" et "sa" pratique de la "répression de masse au moyen de l'appareil gouvernemental", le parti et le gouvernement de l'URSS ont écrasé dans le sang, à la face du monde, l'insurrection hongroise.

Le 25 février 1956, Krouchtchev, premier secrétaire du Parti Communiste de l'URSS, ne s'était pas contenté des révélations que l'on sait sur les "grandes purges" dans lesquelles périrent, entre 1935 et 1938, des centaines de milliers de fils de la classe ouvrière, de militants révolutionnaires obscurs et les chefs de l'opposition bolchévique. Hissant sur le terrain de la doctrine sa nullité de berger parvenu, il avait rejeté au nom du matérialisme historique la thèse stalinienne de l'"aggravation de la lutte des classes sous le socialisme". Puis, retombant à un niveau plus que profane, après les manifestations d'indignation pour le moins tardive et de stupeur pour le moins suspecte de l'Assemblée (I), il ne s'était pas gêné pour accuser purement et simplement de folie maniaque l'homme, hier encore révérend comme un génie, qui en aurait été l'auteur.

Neuf mois après, la centrale de Moscou unanime n'en donne pas moins, en substance, cette explication de la "répression de masse au moyen" des divisions spéciales et blindées de l'armée soviétique contre un peuple censé "construire" le socialisme depuis une dizaine d'années: l'Union Soviétique, rempart du socialisme et de la paix, est intervenue sur la demande du gouvernement hongrois pour sauver le régime populaire de l'émeute FASCISTE, fomentée par l'impérialisme des fauteurs de guerre américains.

Sans brouillage, avec seulement quelques "incidents techniques", le relais Thorez retransmet aussitôt. Le prolétariat français écoute, incertain, mais silencieux. Il y a seulement neuf mois, on l'invitait à méditer les "hauts enseignements" politiques d'un Congrès, qui, liquidant les derniers et informes vestiges des principes communistes, avait voulu se faire passer pour un festival démocratique !

Devant l'avilissement et le désarroi de ce siècle, l'ironie de l'histoire se fait féroce. Mais à cause de ce désarroi même, PAS ASSEZ pour que les ouvriers de France fassent rentrer dans la gorge à tous ces misérables leur immonde accusation contre les insurgés de Hongrie !

(I). Sa moyenne d'âge (les 3/5^e avaient plus de quarante ans) ne permet pas de penser qu'elle ait pu ignorer un épisode aussi décisif de la lutte des classes en Russie !

Fissures dans la contre-révolution:

Contre elle ce ne sont pas seulement les faits qui hurlent. Ce sont, par leurs contradictions mêmes, les positions prises au sein du ramassis hétérogène qui ose encore s'appeler "communisme". Des déclarations nettes ou réticentes, sympathiques, embarrassées ou enragées selon qu'elles venaient des Premiers polonais et yougoslave, ou du "collège" russe et de la clique française, il ressort clairement que si, en Hongrie, la classe ouvrière s'est portée aux côtés des classes traditionnellement nationalistes sur la voie de la rébellion contre l'URSS, c'est que les conditions imposées au Travail par le régime (ses "fautes" disiez-vous, pédants irresponsables !), la faim, la fatigue d'un effort productif exorbitant, la terreur policière l'y avaient inéluctablement poussée.

Quoi, d'ailleurs, le prouve mieux que l'attitude de Janos Kadar, chef du gouvernement fantoche appuyé sur les chars russes, qui tantôt traite avec les Conseils ouvriers, tantôt les accuse de "contre-révolution" ? Nous, marxistes, ne connaissons ni "coupables" ni "innocents" dans l'histoire, mais seulement des hommes attachés, par delà leurs particularités individuelles, à une LOGIQUE DE CLASSE. S'il est vrai que Kadar s'est suicidé, nous ne nous réjouissons donc pas. Mais nous souhaitons que sa charogne témoigne de ce que sa vie avait impudemment tenté de masquer: la condamnation sans appel du "socialisme" de l'orgie productive par le prolétariat

"Des agents impérialistes, des provocateurs, on en trouve partout et toujours, Leur activité, ils peuvent la déployer en tous temps et en tous lieux. Ce qu'ils ne peuvent jamais, ni nulle part, c'est décider de l'attitude de la classe ouvrière. S'ils le pouvaient, les ennemis... du socialisme auraient une tâche beaucoup plus facile."

Qui a prononcé ces vigoureuses paroles, auxquelles un marxiste ne saurait rien trouver d'autre à reprendre que le sens donné au mot de "socialisme" par leur auteur ? GOMULKA, le chef de la "nouvelle" Pologne, toujours alliée à l'URSS, et qui, tout comme cet autre pantin de Tito, a mérité la confiance de celle-ci en reconnaissant... ses INTERETS IMPERIAUX (nous dirons plus nettement impérialistes) au moment critique de l'intervention en Hongrie. Face à ces hommes qui n'ont, on le voit, rien de héros "anti-soviétiques", qui ose faire à la classe ouvrière, non seulement hongroise, mais mondiale, l'injure de nier pratiquement cette thèse ? Le Parti Communiste russe et les contre-révolutionnaires professionnels du Comité Central français, qui, pour un peu, donnerait au premier des leçons d'orthodoxie stalinienne !

Voilà où sont tombés les informes débris de la grande Internationale née d'Octobre 1917 !

Et voilà ce que, jusqu'à preuve du contraire, vous tolérez ici, vous, ouvriers français !

Lutte de classe et vérité:

L'homme qui a opposé à la pitoyable fable de la "conjuraction fasciste et impérialiste" les paroles plus haut citées n'est

pourtant pas un révolutionnaire: c'est un "communiste national", c'est à dire un serviteur du Capital parvenu à son dernier degré de DEPERSONNALISATION. Mais "nécessité fait loi": après Poznan, qui pouvait gouverner la Pologne ? Ou des hommes ayant encaissé, bon gré mal gré, la vigoureuse leçon de matérialisme historique impartie par les ouvriers qui étaient descendus dans la rue pour des revendications économiques de classe, ou bien un Staline polonais, plus "écoeurant" encore que le "maniaque" dont Krouchtchev a voulu faire le bouc émissaire de ce qui fut une contre-révolution d'ampleur mondiale: bref, un Kadar des plaines de la Vistule. Mais pour porter un Kadar au pouvoir, il fallait une insurrection qui, en Pologne, a été momentanément prévenue, et la défaite de cette insurrection. Pour qu'il y reste, ou que, s'il est mort, lui succède un homme attaché à la même fonction: maintenir la Hongrie dans la dépendance de l'impérialisme russe, il faudra que cette défaite soit non seulement MILITAIRE, mais POLITIQUE. Cette dernière n'est pas acquise, comme le prouve la nouvelle flambée de la grève générale contre la tentative russe de désarmer la population et l'arrestation des chefs du Conseil national ouvrier. Peut-être verra-t-on alors - mais c'est le maximum que l'on peut espérer dans un rapport des forces politiques très défavorable au prolétariat - peut-être verra-t-on, donc, s'instaurer en Hongrie un gouvernement qui remangera l'insulte faite à la classe ouvrière. Dans les deux cas, celui, réel, de Gomulka et celui, malheureusement très hypothétique, d'un pareil gouvernement, c'est la lutte de classe, dans son sens le plus général, qui aura balayé le mensonge cru, assaini l'atmosphère politique. Résultat HISTORIQUE, donc, et non pas cadéau de GRAND HOMME (Gomulka, après tant d'autres, semble déjà en faire figure aux yeux du prolétariat polonais !). Résultat historique sans doute bien mince, en comparaison des objectifs suprêmes de cette lutte, dont les ouvriers hongrois, comme ceux de Pologne, ont montré qu'ils étaient encore à mille lieux, mais résultat révolutionnaire: "la vérité n'est pas, pour le marxisme, un impératif moral, mais c'est l'OXYGENE sans lequel la révolution dépérit et meurt".

Résurrection du "tas de violents":

Les faits hurlent. Car si le mouvement hongrois s'est bien déclenché et développé comme une REBELLION CONTRE L'URSS; s'il a été donc un mouvement politique non pas PROLETARIEN, mais INTER-CLASSES, "national", c'est cependant dans la grève générale, arme spécifiquement prolétarienne, qu'il a puisé et puise sa principale force de choc. C'est la classe ouvrière qui lui a fourni le "tas de violents" que, dans les intérêts de la lutte contre le Capital. Engels (I) souhaitait non pas domestiqué par une longue pratique parlementaire (ô renégats de la social-démocratie et du communisme dégénéré !) mais toujours disponible aux moments décisifs de l'histoire.

A un moment et sur un terrain politique où, dans la perspective de la grande rescousse prolétarienne contre le Capital,

(I). Voir la fameuse préface de 1895 à "La lutte des classes en France" mutilée par les sociaux-démocrates allemands de façon à faire apparaître Engels comme un légaliste à tout prix; en particulier: Editions Sociales, 1946, page 21.

rien de décisif ne pouvait malheureusement se produire, ce "tas de violents" aura eu le grand mérite de donner à nos prolétariats émasculés d'Occident cet exemple éminemment révolutionnaire: l'appareil répressif, sinon politique, de l'Etat hongrois pulvérisé par l'action directe, et la seconde puissance militaire du monde tenue en échec pendant six jours consécutifs par les seules forces de l'armée illégale du travail !

Pendant dix ans, face aux rebelles de Chine, d'Indonésie, d'Indochine et d'Afrique du Nord (pour ne pas parler des noirs des plateaux africains du Kenya et de leur symbolique "Général China), face à ces peuples qui faisaient irruption sur la scène politique mondiale avec une vigueur vierge et souvent sauvage, la vieille Europe des révolutions a semblé enlisée à jamais dans la phrase électorale, le marchandage électoral, l'impuissance électorale et son prolétariat frappé à mort par le crétinisme parlementaire. Peut-être est-ce là le triste sort qui attend les Hongrois - et les Polonais. C'est même sûrement le sort qui les attendrait si était trop vite satisfaite leur revendication la plus grosse d'illusions et de défaites: démocratie ! Liberté des partis ! Liberté des élections ! Mais en octobre 1956, des rives du Danube, nous sera parvenue cette heureuse nouvelle: l'arme fière, virile et féconde de l'insurrection n'est pas brisée ! Et la "vieille taupe" de Marx creuse toujours, en Europe !

Ce résultat historique: avoir contesté aux peuples appelés et condamnés par leur développement antérieur à une révolution de contenu capitaliste le monopole de l'arme historique de la violence, n'est aucunement négligeable. Mais il ne doit pas dissimuler une dure réalité: cette arme, les prolétaires hongrois, n'ont pas su et ne pouvaient pas, en dépit de tout leur héroïsme, la remettre entre les mains de la révolution socialiste !

Le premier, non le dernier mot.

Ayant pris les armes les premiers, les ouvriers de Hongrie ont été les derniers à les baisser, et les seuls à tenter de les garder contre les Russes et Kadar.

Dans les rangs clairsemés de l'anti-réformisme (réformisme de style ancien et nouveau, réformisme de substance) il existe toute une bande de petits-bourgeois (I) qui lorsqu'ils ont consciencieusement, patiemment dégagé ce fait de l'amas de boue jeté par Moscou sur le mouvement, sont arrivés au bout de leur latin et ont épuisé leur "science révolutionnaire". Et des prolétaires ardents, mais de vue courte, leur font écho. Aux yeux du marxisme, comme nous nous proposons de le démontrer, et ainsi que l'atteste l'oeuvre classique de Marx et d'Engels sur les différents épisodes de la lutte des classes en France au siècle dernier, ce n'est encore là que le B-A, BA de la sagesse politique.

(I). Nous verrons plus loin, à propos de leur commentaire du programme présenté par la présidence des syndicats hongrois, ce qu'il faut penser de leur "anti-réformisme".

Toutefois, c'est bien de ce fait qu'il faut partir. S'il y avait le moindre doute chez quiconque de nous à ce sujet, c'est l'ennemi qui nous montrerait le chemin: la bourgeoisie, et le communisme dégénéré qui, remplissant (pour moins longtemps, certes, qu'on ne pouvait le craindre avant le XX^e Congrès (I)) la fonction historique de l'opportunisme, lui bâtit son plus sûr rempart contre les assauts du prolétariat.

Que fait la bourgeoisie devant le mouvement hongrois ? Elle le salue avec des effets de voix étranglée, elle lui tire des coups de chapeau quarantuitards, la bonne âme ! Mais elle affecte de ne voir dans les insurgés que des patriotes, sans distinction de classe, luttant pour cette même indépendance nationale à laquelle le prolétariat et ses aspirations communistes ont été sacrifiés pendant la résistance anti-allemande de 1940-45. Seule cette assimilation monstrueuse du soulèvement avec un mouvement pourri jusqu'à la moelle par les influences délétères de l'impérialisme (en un temps où le soviétique était ALLIÉ à l'américain !) lui permet de se risquer parfois à mentionner l'existence, à côté des Conseils révolutionnaires, de Conseils ouvriers et à en rapporter les revendications économiques. (Petite revanche de vieillard, cela, contre la servante-maîtresse indispensable, mais braillarde, qu'est pour elle le "communisme" français).

Et que fait le communisme dégénéré ? Il tente de toutes ses forces de DISSIMULER le fait que la puissance du mouvement hongrois lui est venue de la GREVE GENERALE ouvrière. Et quand cela ne lui est plus possible, il va jusqu'à prétendre que les revendications ECONOMIQUES des ouvriers sont contre-révolutionnaires, qu'elles entravent la CONSTRUCTION du socialisme ! C'est un point sur lequel nous reviendrons !

Le mythe de 1848:

Le sentiment profond, réel, de la classe dominante, c'est Radio Free Europe qui l'a exprimé lorsque, se défendant contre les accusations de bons pacifistes effrayés par l'amoncellement des cadavres et des ruines, elle fit en substance cette mise au point sincère: Moi ? des appels à la révolte armée ? Des promesses d'aide militaire ? Jamais de la vie ! Et si les apparences ont pu parler dans ce sens, voyons, avec mes principes, ça n'était pas une chose à prendre au sérieux !

Non, ouvriers hongrois, qui, trop tardivement, avaient lancé un appel à vos frères de classe des autres pays et, de surcroît, par l'intermédiaire des syndicats de collaboration de classe qui sont pour eux des prisons: CA N'ETAIT PAS UNE CHOSE A PRENDRE AU SERIEUX !

Non, la bourgeoisie européenne n'a pas souhaité la résurrection, en plein XX^e siècle, de cette démocratie romantique et insurrectionnelle de 1848 dont la presse a invoqué le souvenir ! Dès

(I). Non parce qu'il y aurait une possibilité pour lui de se "régénérer", mais parce qu'il va vers l'aveu de l'identité de nature entre la société russe et celle de l'Occident.

les journées de juin de cette lointaine année, elle l'avait ensevelie pour toujours. Et la rébellion des ouvriers parisiens avait suffi à la rejeter dans les bras de l'absolutisme dans toute l'Europe ! Depuis, elle s'est acheminée sûrement vers un pouvoir dont le contenu le plus clair, dans ce second après guerre, est un fascisme larvé.

Dès lors, chaque fois que la "démocratie révolutionnaire" a ressurgé dans l'histoire de l'Europe (comme en Espagne en 1936 et, après vingt d'infection impérialiste, aujourd'hui, en Hongrie) cela n'a pas été, ni ne pouvait être, comme contenu réel, positif du mouvement des masses, mais comme son illusion mortelle; non pas comme une promesse d'avenir, mais comme un fantôme du passé.

A une époque où le contenu réel de tout mouvement de masse est l'antagonisme du Capital et du Travail, et sa seule issue positive, la dictature du prolétariat, la "démocratie révolutionnaire" n'est plus qu'un titre de défaites. Mais ce titre, les deux mouvements dont nous avons cité l'exemple ont du moins le droit de le revendiquer, face à tant de palinodies de parlement, du fait des méthodes insurrectionnelles qu'ils ont employées.

Au contraire, c'est un double abus historique que l'on fait en prétendant faire passer sous ce drapeau la résistance anti-allemande de guerre, dont l'action s'adossait à celle des grandes armées impérialistes. On sait où cette infâme tentative a fini: dans le gouvernement d'un général auquel le même Comité Central de renégats qui bave aujourd'hui sur les insurgés hongrois ordonnait aux prolétaires français de remettre les armes de la guérilla. Tout ce qu'il en reste, dix ans après, au terme d'un accouchement ministériel laborieux qui a donné naissance à l'"algérien" Mollet, c'est une chanson de partisans dont la moralité la plus claire est dans le refrain: "Nous on creve, NOUS ON TUE", toujours d'actualité... en Afrique du Nord !

Non, la stratégie impérialiste des Etats-Unis ne comptait pas sur la lutte de classe, même dévoyée, dans le bloc russe ! La fable imbécile des "communistes" ne fait encore, dans un sens, que trop d'honneur à l'adversaire qu'ils prétendent combattre (I), mais qu'ils ne ratent pas une occasion de grandir !

Une "démocratie" qui, en presque deux cent ans, n'a pas inscrit à son actif d'exploit plus honorable que d'avoir arraché par la force des armes leurs esclaves nègres aux planteurs du Sud pour les enfermer dans les bagnes sans soleil du salariat; une "démocratie" qui aujourd'hui s'illustre essentiellement par les batailles de confettis et les promenades d'éléphants des kermesses électorales; qui use soit de l'argument insidieux de la pin-up portant son bulletin de vote ("I Like Ike") en guise de cache-sexe, soit de la noble arme du dollar; une "démocratie" à laquelle, donc, même en Technicolor et en Cinérama, un "I848" ne dirait rien; une telle "démocratie" - un tel impérialisme - était par

(I). Mais qu'ils se sont proposé pour modèle, au XX^e Congrès et auquel ils ont fait de honteuses offres de "coexistence pacifique" !

loi historique incapable même seulement se rêver les événements qui, depuis le 23 octobre, convulsent la Hongrie ! Et il ne cache plus l'inquiétude qu'ils lui inspirent.

Derrière l'admiration officielle des bourgeoisies d'Occident pour les insurgés hongrois, il y a surtout de la STUPEUR. Mais en quelle panique cette stupeur ne se serait-elle pas muée si, en ce mois d'octobre 1956, nous étai^t parvenu une nouvelle fois, des rives du Danube, le grand cri depuis longtemps étouffé, le cri de juin 1848, le cri de la Commune de 1870, le cri de l'Octobre russe de 1917 et celui de la rouge Budapest de 1919: DICTATURE DU PROLETARIAT !

Montrant l'hypocrisie de la sympathie bourgeoise pour les ouvriers hongrois insurgés, les "anti-réformistes" dont nous parlions plus haut ne se sont pas avisés, lorsqu'ils ont crié à la "révolution ouvrière" (1) d'une évidence pourtant frappante: si ces ouvriers avaient non seulement posé des revendications de salariés, mais - pour reprendre la lumineuse formule de Marx - agi comme une "classe de la société bourgeoise QUI NE SOIT PAS UNE CLASSE DE LA SOCIÉTÉ BOURGEOISE", l'hypocrisie elle-même aurait fondu comme neige au soleil ! Et la profonde solidarité du capitalisme de l'Ouest, beaucoup moins privé qu'ils ne croient, et du capitalisme de l'Est, beaucoup plus dépersonnalisé qu'ils le disent (1) serait apparue sous un jour bien cru !

Comme larrons en foire:

À ce mouvement, tolérable pour elle dans la mesure que nous venons de dire, quel appui, pourtant, la bourgeoisie et les classes qui la soutiennent ont-elles offert ?

L'aide militaire ? Ou même seulement des troupes "pacifiques" de l'ONU ? Si quelque insensé avait fait une telle offre (2), elles se seraient récriées: Vous n'y pensez pas ! Risquer une guerre sérieuse, quand nous avons peut-être encore vingt ans de commerce international fructueux devant nous ! Non, pas de guerre pour des motifs purement idéologiques !

Et en France et en Angleterre la bourgeoisie n'a rien eu de plus pressé, le rival russe accaparé par ses difficultés en Hongrie, que de courir à la grotesque aventure égyptienne, qui était condamnée à l'avance du fait de la volonté bien claire des Etats-Unis de s'installer au Moyen-Orient à la faveur de l'affaire de Suez !

(1). Voir la thèse inepte du groupe Socialisme ou Barbarie selon laquelle il existerait une opposition de classe (bureaucratie contre bourgeoisie) entre le capitalisme de l'Est et celui de l'Ouest et entre notre bourgeoisie nationale et le "communisme" français.

(2). C'est ce que, récidivant le crétinisme social-démocrate, la hongroise Anna Kethly est allée quémander aux USA, après avoir fait une première démarche dans ce pays du mercantilisme-roi pour obtenir... un "soutien moral" à l'héroïque mouvement hongrois !!!

Est-ce à dire que nous, révolutionnaires, aurions souhaité une telle intervention en Hongrie ? Il faudrait ne rien comprendre à rien pour le croire ! Ce que nous voulons montrer ici, une nouvelle fois, c'est ce que valait le prétexte "anti-fasciste" de la guerre de 1939, à laquelle nous avons été les seuls à ne pas adhérer ni directement, ni indirectement; c'est ce que vaudrait, demain, le prétexte "anti-totalitaire" d'un nouveau conflit auquel nous n'adhèrerons pas davantage, criant aux naïfs pitoyables qui marcheront encore avec le "truc idéologique": souvenez-vous de 1956, souvenez-vous de la rébellion hongroise !

On aura donc envoyé des médicaments, des vêtements, des vivres mendiés à l'anti-soviétisme imbécile qui en est resté à "l'homme-au-couteau-entre-les-dents" de la propagande bourgeoise des années héroïques de la révolution russe, et à cette charité chrétienne et laïque qui récemment organisait une campagne d'aide aux enfants d'Algérie dont on massacre les pères !

On voudrait bien aussi pouvoir expédier aux Hongrois le scouriant Monsieur Hammarsjkoeld, ce bon commis-voyageur scandinave de l'ONU, pour le soutien "moral": dans leur crétinisme parlementaire internationalisé, les philistins de tout poil ne rougissent pas en effet d'offrir à un mouvement auquel il a TOUT MANQUE pour vaincre, fors le moral, la chose dont ils sont eux-mêmes le plus dépourvus !

Pour un parti révolutionnaire, c'eût donc été un jeu d'enfant de faire crever la baudruche de la propagande bourgeoise à propos des événements de Hongrie. Mais qu'ont fait nos "communistes" nationaux qui ont tant contribué, en toutes occasions, à ressusciter de ses cendres la "démocratie révolutionnaire et nationale" en bons renégats du communisme qu'ils sont ? Ils ont voulu faire passer cette baudruche pour une BOMBE !

C'est que, aussi creuses, inconsistantes, hypocrites et veules qu'elles aient été, les manifestations officielles en faveur de la Hongrie leur assuraient, dans des conditions cette fois plus que scabreuses, le succès d'une manœuvre jusqu'ici infaillible: ouvriers, voyez QUI salue l'insurrection hongroise ! Et vous saurez tout de suite DE QUEL COTE sont vos intérêts !

S'il suffit vraiment des cris de joir bien compréhensibles de la bourgeoisie devant les difficultés d'un rival impérialiste et des contorsions de son loyal opposant le "communisme" français; s'il suffit de cela pour que vous, ouvriers, croyiez que vos intérêts sont du côté de la répression anti-ouvrière, du côté du faux de la plus pure marque stalinienne, mais encore et toujours du côté de l'URSS, la bourgeoisie aura payé au centuple le communisme dégénéré du fier service qu'il lui a rendu lorsque, il n'y a que quelques mois, il votait les pleins pouvoirs au gouvernement de la répression colonialiste française !

Ils s'entendent comme larrons en foire, ces bruyants adversaires ! Il suffit de regarder avec les yeux de la révolution socialiste pour que cela soit bien clair.

Mais tous les glapissements qui se sont élevés des rangs bourgeois parviendront-ils vraiment à couvrir la grande voix qui,

des plaines du Danube, n'a crié que DEUX CHOSES utiles à la révolution, mais les a criées de toutes ses forces: en Occident, vous luttez contre l'impérialisme avec des mots ! Nous, nous luttons par la grève générale, l'insurrection, la VIOLENCE !

Et se peut-il que la piètre manoeuvre des contre-révolutionnaires professionnels du Comité Central du P.C.F et de leurs larbins de plume réussisse à dissimuler le fait qu'entre leur "politique coloniale", dont, reprenant à Marx un mot fameux (I), on pourrait dire qu'"elle s'efforce de refaire le miracle des trompettes de Jéricho", et leurs infâmes calomnies contre l'insurrection des ouvriers hongrois, il existe une éclatante logique qui a pour nom: CONSERVATION MONDIALE DU CAPITALISME ?

Le grand épouvantail:

Le dénominateur commun des deux propagandes - celle de l'Ouest et celle de l'Est, est l'accusation de fascisme adressée à l'adversaire.

Paraphrasant un mot célèbre attribué à Voltaire, à propos du Bon Dieu en personne, on pourrait dire: si le fascisme n'avait pas existé, il aurait fallu l'inventer. Car à quoi n'a-t-il pas servi, grâce aux renégats de la révolution communiste, depuis la transformation de la révolte des prolétaires espagnols en grandes manoeuvres à chaud de la guerre impérialiste, jusqu'à celle (purement propagandiste celle-là !) du deuxième conflit mondial en noble croisade de la civilisation !

A propos de la Hongrie, la comédie continue: dans 90% des cas, la "prise de position" sur l'insurrection se réduit à une réponse à cette question implicite: DE QUEL COTE ETAIT LE FASCISME? Du côté des chars russes répondent les uns. Du côté des insurgés ! répondent les autres; directement et immédiatement, précise la version de la presse communiste qui fait le plus "image d'Epinal", à l'usage du bon prolc. Indirectement, au terme de l'évolution politique d'une Hongrie sortie du bloc russe, concède la version "savante", à l'usage de l'imbécillité "progressiste". Chaque fois la réponse dépend de sympathies personnelles ou de parti pour l'un ou l'autre des deux grands blocs impérialistes; jamais d'une position militante sur le "problème social", qui n'est jamais invoqué que de la façon la plus mensongère !

(I). Dix-huit Brumaire de Louis Bonaparte: Ed. Sociales, 1945, P. 35, à propos des démocrates de la Montagne de 1849, "insurrectionnalistes" au Parlement, et.... "parlementaires" dans la rue:

"Assurément, les démocrates croient aux trompettes dont les "sonorités renversèrent les murailles de Jéricho ! Chaque fois "qu'ils rencontrent devant eux les murailles du despotisme, ils "s'efforcent de refaire le miracle !"

Remplacez les "murailles du despotisme" par les "murailles de l'impérialisme" et mettez aussi l'ingénuité - relative - de 1849 en moins: vous aurez le tableau exact de la politique coloniale du P.C.F depuis qu'il a retiré la "confiance" (!) tout d'abord accordée à l'"algérien" Mollet !

Ce n'est donc pas l'une ou l'autre réponse que nous rejetons, nous marxistes révolutionnaires: c'est la question elle-même. Qu'est-ce, en substance, que le fascisme ? Le phénomène allemand et le phénomène italien ? Mais nous savons bien, dix ans après la fin de la guerre "anti-nazie", que le contenu de ce phénomène n'était pas plus lié à la "scandaleuse" présence des chemises brunes d'Hitler ou des sbires en noir de Mussolini que... le "faux historique" et la "répression de masse par l'appareil gouvernemental" ne l'étaient à celle de Staline aux sommets de l'Etat en Russie ! Toute déterminée qu'elle ait été historiquement, la localisation du fascisme avant la guerre peut être traitée comme un simple "accident historique" depuis que les impérialismes de l'Axe ont été écrasés. Car la bourgeoisie mondiale ne saurait exprimer plus sincèrement la réalité politique, économique et sociale de ce second après-guerre qu'en criant, à la façon des courtisans d'autrefois: **LE FASCISME EST MORT, VIVE LE FASCISME**, ce dont elle se garde bien !

Nous, marxistes, n'avons jamais défini le fascisme autrement que comme la manière militaire du capitalisme sénile d'en finir avec les revendications ouvrières et la menace directe ou indirecte de la révolution. Et d'un.

Le fait que dans les exemples allemand et italien cela se soit accompagné de la suppression du vieux parlement est sans importance pour nous qui n'avons jamais été "démocrates", parce que nous étions marxistes, donc partisans de la dictature du prolétariat.

Les critères permettant de conclure sont autres: c'est, non pas la destruction des organisations professionnelles et défensives de la classe ouvrière (syndicats), mais leur absorption par l'Etat national, c'est à dire leur stérilisation de toute influence révolutionnaire et de classe; c'est, en ce qui concerne l'administration interne du capitalisme, l'intervention croissante de l'Etat dans tous les domaines de la vie publique. Et de deux.

Qui osera nier que ces deux phénomènes soient universellement présents dans la société capitaliste d'aujourd'hui ? Et il suffirait de quelques caricatures de Parlement pour lui rendre une "démocratique" jeunesse"?! Ces gens-là ont le mot pour rire !

Mais, diront les apologistes de l'Occident, votre principale caractéristique: l'écrasement militaire du prolétariat, a manqué aux gouvernements d'après-guerre ! Du prolétariat, sans doute: mais certes pas des rebelles des colonies. Et, pour le prolétariat, seule l'occasion a manqué: car où sont-ils, après 1945, ces grands mouvements de masse du premier après-guerre dont la défaite constitue la vraie genèse des fascismes d'Allemagne et d'Italie ? Nulle part. Et pourquoi ? On y revient: parce qu'ils ont été prévenus par une bourgeoisie avertie qui a su imposer un règlement éminemment "fasciste" de la "paix" !

Bref, ce n'est certes pas nous qui laverons les impérialismes d'Occident de l'"infâmante" accusation ! Notre position à leur égard est bien connue; elle se résume lapidairement ainsi:

les Etats-Unis, au cours du second conflit impérialiste, ont ravi à l'Angleterre son rang séculaire d'ENNEMI N°1 de la révolution, qui de démocratique et bourgeoise au XIX^e siècle, est devenue communiste et prolétarienne.

Mais le totalitarisme de l'Est ? Jusqu'à ce second conflit, il pouvait encore échapper à la caractérisation de fascisme, quels qu'aient été les traits dénoncés avec véhémence par l'hypocrite propagande bourgeoise. Non, certes, parce qu'il s'est présenté sur la scène politique mondiale comme un adversaire des puissances de l'Axe: l'alliance de 1939 avec Hitler est venue prouver que c'était là un phénomène purement conjoncturel. La raison est que, loin d'en être arrivé au stade de la sénilité capitaliste, il pouvait invoquer une nécessité historique réelle: celle de la révolution économique et sociale qui s'est accomplie en Russie entre 1927 et la guerre.

En quoi alors vous distinguez-vous du "communisme" des renégats ? demanderont certains "démocrates-ouvriers" de notre connaissance. Par une "toute petite chose" au regard de la métaphysique historique qui vous inspire, sans que vous vous en doutiez, Messieurs: par le fait qu'à cette révolution, vantée internationalement comme "socialiste", nous rendons ses titres historiques véritables en l'appelant REVOLUTION CAPITALISTE; nous disons même: révolution "romantique", à sa façon. Nous ne nous excuserons pas du "peu" !

Que cette révolution se soit accompagnée d'une terrible CONTRE-REVOLUTION politique, d'envergure mondiale, qui a coûté au prolétariat sa seule conquête du premier après-guerre: son Internationale Communiste, ne change rien à cette appréciation. Ce qui, avec la guerre, a changé, c'est le XX^e Congrès qui l'a révélé: la phase révolutionnaire CAPITALISTE, la phase ROMANTIQUE elle-même est close. La Russie va s'aligner politiquement sur les vieux capitalistes: ceci, les "voies nouvelles au socialisme", de marque purement social-démocrate; le reniement des scissions du premier après-guerre entre "socialistes" réformistes et communistes révolutionnaires l'ont clairement montré. La seule chose qui reste debout, de l'époque militante de la révolution capitaliste en Russie, c'est la prétention d'avoir "construit" en Russie une économie et une société "socialistes", et nous avons montré ailleurs (I) les signes annonciateurs de la liquidation de cet ultime résidu de la phase capitaliste ascendante en Russie. Et comment avons-nous apprécié le XX^e Congrès qui, dans cette vision, a marqué le début de la phase sénile ? Comme "l'annonce d'un dénouement révolutionnaire dont nous nous réjouissons: la naissance (en Russie) d'un totalitarisme sans voiles, semblable à celui qui règne dans le monde entier; de ce "fascisme" que les petits-bourgeois ont tant honni".

Neuf mois plus tard, la "manière militaire" d'en finir avec les insurgés hongrois est venue confirmer tragiquement cette prévision.

Evènement révolutionnaire, nous osons le répéter: car il rapproche le moment où les prolétaires seront mis en mesure par l'histoire de dépasser l'oppositions FASCISME-DEMOCRATIE qui, dans

(I). Dialogue avec les morts: critique marxiste du XX^e Congrès du P.C russe. A paraître.

l'expérience hongroise s'est révélée plus que jamais vide de tout contenu; de dépasser ce qui n'a jamais été qu'une APPARENCE pour ne plus s'attacher qu'au contenu social des phénomènes.

Ils crachent sur Lénine, et vous baissez la tête !

La seule barrière qui sépare encore le "communisme" de Moscou d'un fascisme pur et simple, c'est son pouvoir de mobiliser les sympathies de fractions non négligeables du prolétariat CONTRE les insurgés de Hongrie en invoquant la DEFENSE DU SOCIALISME: c'est là un fait historique et qui n'est certes pas de moindre importance ! Pour l'éliminer, il faudra à coup sûr bien autre chose que même soixante "questions aux militants du P.C.F" (I) !

Pour étayer "scientifiquement" cette thèse, l'"Humanité", qui n'a pas hésité par ailleurs à donner les explications les plus bassement "policières" du mouvement, est allée jusqu'à déterminer ce que le XX^e Congrès aurait appelé de "vieilles histoires" (fi donc du passé !) et à invoquer l'exemple de la révolte de Cronstadt qui se produisit en Russie en mars 1921 contre le pouvoir bolchévick.

Dans un long article, l'Humanité a donc reproduit un passage de Lénine que l'on peut résumer ainsi:

1. Le mouvement de Cronstadt s'explique par l'aggravation de la situation des paysans à cause de la mauvaise récolte. Il exprime l'oscillation du petit producteur en politique, qui est toute sa nature.

2. Ses mots d'ordre ont été les mots d'ordre vagues du petit producteur: liberté ! (= liberté du commerce !).

3. La grande bourgeoisie qui a des mots d'ordre autrement précis sait que ces forces sociales sont précieuses pour sa restauration de classe. Son représentant le plus intelligent, Milioukov, explique patiemment (aux bourgeois les plus bornés) qu'il n'est pas nécessaire de se hâter avec la Constitution, que l'on peut et que l'on doit se prononcer pour le pouvoir des Soviets, mais seulement sans les bolchévicks !

Si nos contemporains savaient un tant soit peu lire, ce beau morceau d'érudition de l'Humanité (qui n'a pas habitué ses lecteurs à tant !) aurait été accueilli par un rire homérique !

Laissons de côté l'abus qu'il y a à mettre sur le même plan la répression de la révolte de la garnison d'un port de la Néva qui, en 1921, ne comptait certainement pas ses 35.000 habitants actuels, par des bataillons ouvriers en haillons et l'écrasement d'un peuple de plus de 9 millions d'hommes - dont un million et demi de prolétaires - par la seconde puissance militaire du monde. On pourrait à juste titre nous répondre que ce n'est pas "affaire de nombre".

(I). Sous-titre d'une brochure du groupe Socialisme ou Barbarie qui, entonnant la même chanson que le trotskysme, dont il provient, crie à la fois "Vive la révolution du prolétariat hongrois" (tract) et, en substance, "Vive la liberté" (P. 48 de "l'insurrection hongroise").

Mais comment ne pas voir que, tel le boomerang des sauvages australiens et la moderne fusée de l'avion super-sonique, cette "bombe" théorique revient tout droit à l'envoyeur qu'elle pulvériserait, n'était-ce le désarroi de la galerie ?

Car que fait Lénine ? Là où nos "communistes" français parlent de "complot", il révèle la base sociale du mouvement, pourtant infiniment plus réduit - même si la population civile a appuyé les militaires. Là où ils nous content la fable d'une rébellion fomentée par les "propriétaires fonciers et la grande bourgeoisie", il montre comment les "propriétaires fonciers (qu'il ne commettait pas l'idiotie de qualifier de purs féodaux, comme nos gens de 1956 !) et les capitalistes de l'industrie" voient un espoir de restauration dans... tenez-vous bien: la DEMOCRATIE POPULAIRE, qui a développé son mouvement en dehors d'eux AVEC D'AUTRES MOTS D'ORDRE !

Mais demandons-nous QUI a troqué le mot d'ordre de la dictature du prolétariat contre celui de la "démocratie populaire" ? QUI a proclamé que c'était la formule politique de l'époque moderne ? QUI a élevé le "petit producteur", cet éternel traître au prolétariat révolutionnaire au rang d'ALLIE de celui-ci - et non pas d'allié momentané et jamais sûr, comme il l'était dans la politique léninienne face à la paysannerie pauvre en Russie de 1917, mais d'ALLIE ETERNEL que l'on flatte de toutes les façons ? Qui, sinon vous, renégats non seulement odieux, mais si pitoyables que vous ne voyez même pas que rien ne peut vous condamner avec plus de vigueur que... ce Lénine que vous citez. Rien, si ce n'est le "petit producteur" de Hongrie et le prolétariat à qui vous avez tant vanté la "démocratie populaire" qu'il s'est lui-même porté sur le terrain politique de l'ennemi ?

C'est ainsi que, parfois, les lions dévorent leur dompteur ! La démocratie populaire de fait s'est dressée de toutes ses forces contre la démocratie populaire du mensonge d'Etat, de la phrase, du bluff propagandiste ! Et c'est pour cette "ombre" qu'il faudrait lâcher la "proie", aussi décevante qu'elle soit ?!

Retrouvant un langage de classe (mais seulement un langage !) sous la dure pression des faits, ces caricatures repoussantes du bolchevisme voudraient nous faire croire qu'en Hongrie cette "démocratie populaire" à la... Cronstadt poserait la question d'une restauration sociale de la classe capitaliste ! Mais comment, ô pères de la doctrine, pourrait être restauré ce qui - vous l'avez voulu - n'a pas été révolutionné ? Lorsque Lénine écrivait en 1921 les phrases que vous citez si imprudemment, le prolétariat russe, sillonnant l'immense pays en armées exténuées, mais farouches, avait repoussé une demi-douzaine de contre-révolutions armées ! Mais vous ! Ne vous êtes-vous pas vantés d'avoir cueilli "démocratiquement" le pouvoir ? N'avez-vous pas distingué entre les "bons" capitalistes et les mauvais ? Et il faudrait croire que la bourgeoisie hongroise a "suscité" une guerre civile pour reprendre un pouvoir que, selon le bon conseil de ce Miloukov - dont parle Lénine - aux capitalistes russes, elle avait abandonné à votre "démocratie populaire" ?

Allez donc ! Restez plutôt sur le terrain auquel vous

condamne votre reniement de la violence révolutionnaire et de la dictature. Continuez, si vous le pouvez encore, à parler de ces "voies nouvelles au socialisme" qui seraient, à l'époque moderne, selon votre Krouchtchev et votre XX^e Congrès, "pacifiques" et "parlementaires". Il ne fait pas bon pour vous vous frotter, même en paroles, à la "lutte de classe", même aussi odieusement travestie ! Pas plus qu'à l'"internationalisme prolétarien" qui dans vos bouches impudentes donne ceci: Vous n'êtes pas pour la "saine épreuve de force" ? Pas pour la répression, les arrestations, les déportations d'ouvriers hongrois ? Alors vous n'êtes pas des "internationalistes" ! O salauds qui, depuis 1941, nous chantiez que la "bourgeoisie avait laissé tomber dans la boue le drapeau de l'indépendance et de la dignité nationale et que C'ETAIT A NOUS, prolétariat communiste d'aller le ramasser et de le débarrasser, donc, de la merde et du sang dont l'avait aspergé la guerre impérialiste mondiale !"

Mais croirait-on que, dans le camp des "démocrates-ouvriers" (une variété de démocratie populaire ni fictive, ni réelle, mais CRITIQUE) on invoque le même exemple historique de la répression bolchevique contre Cronstadt comme précédent de l'opération de police des armées de l'impérialisme russe en Hongrie ? Que l'on applaudit ainsi à l'insulte des contre-révolutionnaires de 1956 à la grande figure révolutionnaire de Lénine ? Qu'on nous crie, à nous qui ne nous sommes pas associés aux hurlements de la bourgeoisie mondiale contre les "bouchers" de la révolte "populaire" de 1921 (déjà aussi bonne âme, il y a quarante ans, voyez-vous !) et qui avons fait notre l'analyse de Lénine: voyez où vous nous menez ! Ou du moins: ça, pour Cronstadt, les "communistes" ont raison ! Et il faut bien encaisser quoique ce soit dur !

Ils crachent sur Lénine, et vous baissez la tête ! Vous savez peut être - du moins les moins agressifs d'entre vous à l'égard des léninistes non repentis que nous sommes - qu'aucun fait historique ne peut être compris indépendamment des rapports de classe au sein desquels il s'est produit. Seulement vous êtes politiquement bigleux au point de ne pas distinguer à deux pas une REVOLUTION SOCIALISTE IMPURE d'une DEMOCRATIE POPULAIRE FICTIVE !

Ici, les critères strictement économiques servent de peu: Lénine n'a jamais prétendu, contrairement aux absurdités répandues depuis qu'on fit taire l'Opposition en la massacrant, passer à la transformation socialiste de la Russie AVANT et SANS la grande recousse de Républiques Soviétiques dans les pays avancés. "Capitalisme d'Etat ici (Russie 1921), capitalisme d'Etat là ! (Hongrie 1956)" murmurent les démocrates-ouvriers avec une moue désabusée.

OUI, capitalisme d'Etat; le seul pas en avant possible en direction du socialisme par rapport à l'économie capitaliste primitive d'entreprises innombrables (cf. l'agriculture) baignant dans le mercantilisme.

Contre cette vision de Lénine, qui a-t-il ? La position menchévique: dans ces conditions, il ne fallait pas prendre le pouvoir ! Dans une révolution bourgeoise, on ne peut pas aller plus loin que la bourgeoisie ! Belle compagnie !

Ou bien une position qui, au mépris de tout le matérialisme historique, dirait: économie arriérée ou pas, pas de "stades" intermédiaires ! Le socialisme tout de suite !

Et enfin, une position moins honoralle encore que les deux précédentes prises ensemble parce qu'elle n'ose pas dire franchement ni une chose ni l'autre: ah si seulement c'étaient les Conseils, et non le parti, qui avaient décidé !

Il s'est passé en Russie ce qui devait se passer ? Bien sûr: dans le sens où ont prévalu par LA VIOLENCE les forces sociales contre lesquelles, de toutes façons, il eût fallu combattre pour passer du capitalisme d'Etat dans l'industrie au capitalisme d'Etat dans l'agriculture (certai nement pas représenté par les kolkhoses sorti de la "dékoulakisation"), et enfin en cas d'appui prolétarien extérieur, au socialisme, c'est à dire à la liquidation de tout mercantilisme. Forces sociales que, répétons-le, il est tout simplement ridicule de voir dans les.. bureaucrates de l'appareil d'Etat et de parti, qui n'ont pas plus "décidé" de l'évolution qu'aucune oligarchie de l'histoire.

Mais les titres révolutionnaires - et révolutionnaires dans le sens prolétarien et socialiste - du bolchevisme n'en sont pas diminués d'un iota ! La liquidation de la bourgeoisie russe - la dispersion de la Constituante - la liquidation de la guerre impérialiste - la reconstruction de l'Internationale prolétarienne: vous faites la petite bouche, Messieurs ? Justement vous, qui avez vu dans la démocratie populaire insurrectionnelle de Hongrie une révolution socialiste ?

L'INSURRECTION HONGROISE

(II° Partie)

"Chaque fois que dans la lutte politique, la parole a été virilement donnée aux armes, les voies de l'histoire se sont ouvertes, lumineuses devant l'humanité, et les forces humaines se sont regroupées sans hésitations et fermement POUR ou CONTRE la nouvelle forme sociale qui apparaissait à l'horizon.

"Aujourd'hui, face à l'insurrection hongroise, l'hosannah et l'anathème retentissent des directions les plus variées et aussi les plus inattendues, au milieu des discours les plus verbeux; mais les perspectives de demain restent troubles et douteuses, derrière les fumées de l'incendie".

(Programma Communista, N°22, 1956)

Telle est l'appréciation générale que nous avons longuement développée dans la première partie de cet article. En répondant à l'"hosannah" venu plus particulièrement de certains cercles ouvriéristes, nous avons été amenés à montrer comment leur hommage à la "révolution ouvrière de Hongrie" s'accouplait avec une falsification des enseignements de la révolution russe. Malheureusement, la dernière partie de ce chapitre est tombée, par erreur, lors de la publication du dernier bulletin. Nous la rétablissons ici, avant de passer à la critique directe du mouvement et de ses revendications:

"Il s'est passé en Russie ce qui devait de passer ? Bien sûr: dans le sens où ont prévalu par la violence les forces sociales contre lesquelles, de toute façon, il eût fallu combattre pour passer du capitalisme d'Etat dans l'industrie au capitalisme d'Etat dans l'agriculture (certainement pas représenté par les kolkhoses sortis de la "dékoulakisisation"), et enfin en cas d'appui prolétarien extérieur, au socialisme, c'est à dire à la liquidation de tout mercantilisme. Forces sociales que, répétons-le, il est tout simplement ridicule de voir dans les... bureaucrates de l'appareil d'Etat et de parti, qui n'ont pas plus "décidé" de l'évolution qu'aucune oligarchie de l'histoire.

"Mais les titres révolutionnaires - et révolutionnaires dans le sens prolétarien et socialiste - du bolchevisme n'en sont pas diminués d'un iota ! La liquidation de la bourgeoisie russe - la dispersion de la Constituante - la liquidation de la guerre impérialiste - la reconstruction de l'Internationale prolétarienne: vous faites la fine bouche, messieurs ? Justement vous, qui avez vu dans la démocratie populaire insurrectionnelle de Hongrie une révolution socialiste ?".

Les critères permettant de ramener un mouvement donné à ses véritables bases de classe sont IMMUABLES comme la doctrine révolutionnaire qui les a établis. Vouloir en créer de nouveaux, ou prétendre en découvrir d'inédits revient finalement, comme la suite de cet article le démontrera, à faire marche arrière vers des positions ennemies.

Critères pour une "classification":

Mouvement démocratique de type quarantuitard; complot fasciste et impérialiste; révolution ouvrière et socialiste: telles sont donc les appréciations qui ont été lancées des divers horizons du panorama politique. Aucune n'est acceptable par le marxisme.

Ceci dit, il reste que le mouvement est difficile à classer.

Un tel souci de "classification" est totalement étranger à l'opportuniste, qui s'en gausse. Pourtant, si l'on renonce à ramener les données des plus "originales" à quelques grands critères permettant de relier un mouvement donné aussi bien à ceux qui l'ont précédé qu'à ceux qui le suivront, autant faire tout de suite son deuil de l'intelligence, et à plus forte raison de la prévision marxiste des faits.

Ces grands critères, tels qu'ils ressortent de toute l'oeuvre des maîtres du socialisme scientifique sur une lutte de classe séculaire, sont les suivants:

-Nature et degré de développement des antagonismes sociaux tels qu'ils sont déterminés, en dernière analyse, par le développement des forces productives.

-Regroupement des différentes classes et sous-classes dans la lutte.

-Degré de constitution du prolétariat en classe (la notion la moins accessible à l'entendement commun, c'est à dire bourgeois parce qu'elle répond à la conception absolument originale que le marxisme a de la lutte des classes, et selon laquelle cette lutte "conduit nécessairement à la dictature du prolétariat" (1).

Les relations qui unissent ces trois éléments sont complexes et doivent être comprises de façon dialectique. Mais cela ne signifie nullement que ceci soient indépendants et puissent se présenter dans un assemblage quelconque. A la lumière de ces trois critères, aussi bien la thèse du mouvement démocratique quarantuitard que celle de la révolution ouvrière et socialiste apparaissent comme une vaine tentative de reconstituer le puzzle de la réalité politique et sociale du mouvement hongrois avec des morceaux qui ne peuvent pas s'emboîter.

Se posant la question du "nom à donner aux événements sanglants, confus, hallucinants qui ont suivi la provocation de Gerő" (2), l'historien des démocraties populaires, le cryptonagyste François Fejtő nous donne cette formule (qui pour un marxiste est une crasse expression de pensée bourgeoise) soulignée par une italique: *révolution populaire d'unanimité nationale*. Il s'empresse d'ailleurs d'ajouter, comme s'il avait été effleuré par le sentiment de l'inanité théorique de cette définition:

(1). Lettre de Marx à Weydemeyer du 5 mars 1852, citée par Lénine dans l'Etat et la Révolution.

(2). La tragédie hongroise, p. 301-302.

'une révolution n'est-elle pas toujours une affaire complexe; contradictoire, pleine d'imprévu ?". En réalité, Fejtö, comme toute notre brillante intelligentsia "progressiste", se meut à son aise dans la confusion et la contradiction. Celle-ci, on le sait, ne hait rien tant que le "schématisme", c'est à dire, en réalité la notion marxiste de lois historiques; et c'est avec joie qu'elle s'abandonne au grand courant "existenciel", qui n'est finalement que l'histoire sans lois.

Pour le mouvement hongrois, va encore pour la "complexité"; mais que nous fassent grâce de l'"imprévu" les renégats qui pendant des années ont affirmé (sans ou avec restrictions) que c'était une variété de socialisme qui s'instaurait dans l'Est européen; et que ceux qui, peu ou prou, l'ont cru aient la pudeur de taire leurs "remords" ou suspects ou stupides. Ce qui nous intéresse ici, c'est d'identifier la contradiction qu'un marxisme non édulcoré peut effectivement reconnaître dans le mouvement hongrois et de la ramener à ses origines historiques véritables.

Pour cela, la formule inconsistante et défaitiste de "révolution d'unanimité nationale" a au moins l'intérêt de traduire UN élément de la réalité: cet élément, c'est un regroupement des classes dans la lutte qui, mutatis mutandis, reproduit celui des révolutions "euphoriques" de l'histoire, c'est à dire - selon une expression de Marx ou de Lénine - celles où, comme en février 1848 en France et février 1917 en Russie, les différentes classes, au lieu de s'affronter apparaissent trompeusement unies dans la poursuite de buts communs.

Montrer qu'il s'agit d'une apparence mensongère, dans le sens où cette union momentanée est destinée à voler tôt ou tard en éclats (en 1848 à Paris, ce fut l'affaire de cinq mois) sous la pression des antagonismes d'intérêts des classes n'est cependant que la moitié des tâches d'une critique marxiste. Car si celle-ci met à nu l'illusion des acteurs mêmes du drame, il lui reste encore (selon la méthode illustrée avec éclat dans les thèses du Feuerbach) à expliquer la genèse matérielle de cette illusion.

C'est ainsi que Marx, dans la lutte des classes en France, loin de passer (comme nos "progressistes" modernes et leur aile social-barbariste) sur l'euphorique fraternisation de toutes les classes de la société parisienne contre l'adversaire désigné d'alors: l'aristocratie financière, loin de la regarder comme allant de soi (!) ou de l'ignorer, considère comme de sa tâche de la ramener à sa détermination historique:

"La lutte contre le capital, sous sa forme moderne développée, à son point de jaillissement, la lutte du salarié industriel contre le bourgeois industriel est en France un fait partiel qui, après les journées de février, pouvait d'autant moins fournir le contenu national de la révolution que la lutte contre les modes d'exploitation inférieurs du capital... était encore dissimulée dans le soulèvement général contre l'aristocratie financière en général". (La lutte des classes en France).

Indigence du développement capitaliste - absence de généralisation du conflit Capital-Travail - faible degré de développement des antagonismes secondaires (c'est à dire ceux qui opposent capital et classes moyennes): telle est l'explication du fait "anormal" de l'union des classes, pour le mouvement de 1848.

Mais en Hongrie 1956 ! Déjà lors de la Commune de 1919, celle de Bela Kun, Lénine notait, pour montrer l'importance du mouvement, que le nombre des ouvriers industriels et des salariés de la terre y était relativement plus grand qu'en Russie en 1917. Depuis, ce chiffre n'a pu que s'élever. Fejtő indique qu'en 1945, la Hongrie comptait 450.000 travailleurs industriels pour 9,6 millions d'habitants, et en 1951 déjà 1.060.000 (auxquels, dans les années suivantes, se joignirent des centaines de milliers de femmes arrachées à l'activité domestique, 300.000 selon les prévisions étatiques de 1951) dont 93,2% dans la grande industrie.

La voilà, LA "contradiction" du mouvement hongrois: l'importance du prolétariat dans la nation a augmenté et cependant le regroupement des classes dans la lutte est retourné à un modèle archaïque - un modèle quarantuitard, oui, mais sans les bases matérielles de 1848.

Qu'est-ce à dire ? Tandis que de tous côtés on se livre à une orgie d'analyses qui sont autant d'offensives contre la théorie marxiste de la lutte des classes, nous répondons tout simplement: à l'époque du capitalisme moderne, dans les aires géographiques où les problèmes de liquidation de résidus de féodalisme sont historiquement résolus, une configuration purement prolétarienne des mouvements insurrectionnels ne dépend plus que du degré de constitution du prolétariat en classe, c'est à dire, selon la phrase lapidaire du Manifeste communiste, en parti politique, en force politique AUTONOME tendant à l'instauration de la DICTATURE DE CLASSE. Voilà notre troisième critère.

Or la "constitution du prolétariat en classe" est un processus distinct de celui de l'accroissement de ses effectifs sociaux. Il se développe sur un autre plan, et, en raison des obstacles qu'il y rencontre, selon une courbe d'allure différente. Il connaît des chutes et des reculs qui apparaissent, comme ce fut par exemple le cas pendant le premier entre-deux-guerres, en CONTRADICTION avec le développement social général, mais qui sont déterminés par des rapports mondiaux de forces, tels qu'ils ont décidé de l'issue des batailles sociales antérieures et qu'ils ont été momentanément consolidés par elle.

Pour notre époque; la ruine du communisme prolétarien auquel la révolution russe de 1917 avait donné une impulsion puissante bien qu'insuffisante, constitue une telle chute, et un recul dans la ligne historique de la constitution du prolétariat en classe pire qu'aucun des précédents: chute et recul qui sont le prix exorbitants payé par les prolétariats d'Europe pour une rupture trop tardive et hésitante avec les courants socialistes anti-révolutionnaires lors de la première guerre mondiale et pour... le retard séculaire de la révolution démocratique-bourgeoise en Russie, l'indigence du développement capitaliste de celle-ci au début du XX^e siècle.

Le fait que l'insurrection hongroise se soit produite dans cette phase de désagrégation momentanée (mais interminable!) de la force politique de classe du prolétariat est la seule explication valable de son retour à un modèle archaïque de l'alignement des forces sociales, c'est à dire des revendications. Faire abstraction de cette donnée dans la caractérisation du mouvement, c'est prouver non seulement qu'on ignore en quoi consistait la grande contre-révolution des alentours de 1927 (à supposer même qu'on se soit avisé de son existence !!), mais, pis encore, qu'on est incapable de se délimiter nettement de tout le passif de positions rétrogrades qui, depuis une trentaine d'années, sont revenues paralyser la classe ouvrière, après la brèche victorieuse ouverte par la III^e Internationale dans la forteresse de l'opportunisme ouvrier, et qui, loin de pouvoir être liquidés dans le feu d'une action de quelques semaines, ont constitué dès le début la limite objective du mouvement.

La "voie hongroise" du recul:

Si l'on considère le prolétariat non pas comme une entité, mais dans la succession historique concrète des générations ouvrières c'est à dire sous l'angle des traditions vivantes dans les masses à une époque donnée, on ne saurait s'étonner de notre appréciation marxiste: le programme hongrois 1956 ne pouvait pas ne pas constituer un recul par rapport à celui de la Commune de Budapest de 1919, qui proclamait (mais qui, de tous nos commentateurs de 1956, l'a rappelé ?!): DICTATURE du prolétariat ! Terreur sociale contre les propriétaires des usines et de la terre !

Que l'on s'interroge sur ce qu'était - sur ce qu'est - le prolétariat hongrois de 1956, et la contradiction du mouvement (définie comme plus haut) s'éclaire. Les chiffres de Fejtö (cf. plus haut) révèlent en effet un fait très important: malgré l'existence d'un noyau d'ouvriers industriels de tradition déjà ancienne, c'était un prolétariat RECENT, parce que renouvelé par un énorme apport d'éléments arrachés à la campagne QUI EN SIX ANS AVAIENT PLUS QUE DOUBLE SES EFFECTIFS. Cet exode rural de caractère quasi sismique, qui a joué un rôle de premier plan dans la détermination de l'explosion sociale d'octobre, avait absorbé pour la première fois dans l'histoire de la Hongrie une surpopulation rurale endémique, caractéristique des pays de faible développement urbain et industriel; il est à supposer par ailleurs qu'il avait intéressé surtout les couches les plus jeunes, dont tous les journalistes se sont accordés à souligner le rôle dans la rébellion. Quoiqu'il en soit de ce dernier point, le fait pourrait bien expliquer cette violence du mouvement dont tous nos bourgeois ont été secrètement atterrés, puisqu'il semble que plus un prolétariat est ancien, et moins il ait de fougue et de décision dans la lutte. Mais il ne favorisait naturellement pas - toutes autres conditions restantes - une différenciation politique des revendications dans un sens prolétarien et communiste.

Ces autres conditions, on les connaît: c'est la prostitution universelle des partis de la coalition socialo-petit-paysanno-"communiste" mise en place en 1945 sur un "refoulement de guerre civile" (heureuse formule, cette fois, monsieur Fejtö, bien que

ce soit pour vous féliciter du fait) en force des décisions de la Sainte-Alliance capitaliste américano-anglo-russe à Yalta.

Dans la Hongrie occupée par les russes, cette prostitution était seul fondement national du pouvoir, mais c'est justement le parti qui, ayant pour lui la force des armes, aurait pu s'en dispenser qui s'y livra le plus éperdument. Pourquoi ? Mais parce que (oui encore monsieur Fejtö) "l'U.R.S.S. voulait donner des gages de sa loyauté envers l'esprit de l'alliance" ("confus", "contradictoire", "complexe" lui aussi ? mais écoutez donc la suite !) "en empêchant que la Résistance se transformât en GUERRE CIVILE ET EN REVOLUTION".

Sur ce noble thème, le spectacle ne pouvait manquer d'être édifiant. C'est ainsi que l'on voit les partis traditionnellement nationaux entrer dans un gouvernement chargé d'extorquer à "leur peuple" les 200.000.000 de dollars-or qu'exige la Russie à titre de réparations; et il le font au nom de l'intérêt social, de l'intérêt supérieur des réformes. A l'inverse, le parti social (le parti "communiste") se livre à une surenchère de réformisme pacifique avec les premiers au point de mériter le reproche d'être "trop à droite" de leur part; et il le fait au nom de l'intérêt national.

Quant à la tarte à la crème commune à tous ces partis qui ont ainsi prouvé être les forces de la conservation capitaliste mais qui se donnent tous des airs "révolutionnaires" en se dressant contre le moulin à vent d'un féodalisme... qui s'accommodait fort bien d'une énorme classe de salariés agricoles; la Réforme des réformes, la REFORME AGRAIRE, elle leur est soufflée par le commandement soviétique qui décide d'en haut la grande mesure "progressive": la transformation des 42% de hongrois prolétaires de la terre en propriétaires de... 3,7 ha. ! (1).

Libre à l'écoeurant progressisme moderne (et à son aile insurrectionnaliste et "barbare") de chercher le secret des événements de février dans la politique ultérieure des "communistes", et de fabriquer une nouvelle classe historique de mouvements qui, sous le nom de "révolutions anti-bureaucratiques" (2) reconcilieraient miraculeusement toutes les antinomies marxistes.

La vérité est qu'après une orgie de défaitisme aussi complète, rien, pas même les secousses sismiques de l'industrialisation à marche forcée ne pouvait transformer le noyau de prolétariat ancien, social-démocrate en 1945, mais devenu national-communiste en guide révolutionnaire des couches nouvellement arrivées des campagnes dont il était submergé; que ces couches nouvelles, en qui devaient nécessairement se rencontrer les influences paysannes de particularisme national et celles du "socialisme"

(1). Fejtö: Histoire des démocraties populaires, p. 148: "en tout, 5,7 millions d'arpents de terre arable avaient été distribués entre 640.000 familles" (1 arpent = 42, 21 ares).

(2). Formulé commune à Fejtö (La Tragédie hongroise) et au social-barbariste Lefort (L'insurrection hongroise).

d'Etat anti-révolutionnaire trouvées dans les villes ne pouvaient pas, par leurs propres forces, se constituer en parti internationaliste lutant pour la dictature du prolétariat et le socialisme, même si une "intelligentsia" révolutionnaire et marxiste, tout à fait inexistante en réalité, s'était trouvée là pour les y aider.

Elles le pouvaient d'autant moins que le SEUL principe que les communistes n'aient jamais sacrifié à l'union sacrée progressiste et démocratique de la première heure se révélait être le noble principe : QUI TIENT LA POLICE TIENT LA NATION - ce qui les rejetait dans l'ornière constitutionnelle; et que la politique insensée qui les avait jetées dans les villes (où rien n'était prêt pour les recevoir) leur apparaissait déterminée non pas par les intérêts d'une classe quelconque de la société hongroise, mais par les exigences impériales de l'U.R.S.S. - ce qui les maintenait dans l'ornière nationale.

Programme hongrois 1956.

Tout ceci est parfaitement confirmé par l'examen des revendications des différentes organisations ouvrières insurrectionnelles : Conseil National ouvrier, conseils ouvriers des différentes villes - et par la présidence du Conseil des syndicats hongrois, dont il est important de noter QU'ELLES NE S'OPPOSENT NULLEMENT, ce qui n'eût guère manqué de se produire si la destitution d'organisations illégales au regard du régime antérieur (auquel l'appareil syndical était fortement intégré) s'est accompagnée d'une rupture de classe sur le plan politique et social.

Au lieu de cela, harmonie complète.

En politique : Gouvernement d'Imre Nagy - suppression du monopartitisme - élections libres et constitution nouvelle.

Libération du territoire - neutralité - négociations économiques avec tous les pays en vue d'établir des "relations donnant aux parties des avantages réciproques sur la base du principe de l'égalité" (Krouchtchev, au XX^e Congrès, sentait-il le vent venir ?).

Suppression de la police politique - garde nationale ouvrière pour renforcer armée et police ordinaires.

Sur le plan économique : réajustement des salaires, suppression des normes.

Suppression de l'impôt sur les célibataires (les insurgés étaient surtout des jeunes gens).

Majoration des retraites les plus faibles.

Augmentation des taux des allocations familiales.

Construction de logements par l'Etat.

Sur le plan social : constitution de Conseils ouvriers dans les usines. Indépendance des syndicats à l'égard de l'Etat.

Direction ouvrière - établissement d'un plafond maximum pour les traitements mensuels. Transformation radicale du système de la planification (I).

Qu'est-ce qui ressort de ces revendications ? Tout d'abord que le prolétariat ne s'en prend nullement à l'Etat capitaliste (démopopulaire, c'est la même chose) en tant que tel: la police politique dissoute, l'appareil d'Etat reste entier; Imre Nagy au gouvernement, ce n'est pas l'avènement du prolétariat.

Tout le puissant mouvement est dirigé uniquement contre une forme de l'Etat: le "régime" du parti unique instauré par les voies les plus hypocritement légales et produit non pas d'une lutte de classe, mais de l'éclatement des antagonismes impérialistes, avec le lancement du Plan Marshall et la "colonisation" de l'Europe centrale qui fut la riposte russe. Il revêt donc un caractère constitutionnel, qui, par son archaïsme contraste de façon étonnante avec la puissance des moyens mis en oeuvre, la renaissance pour la première fois après le premier après guerre de ces organismes politiques de masse dans lesquels Lénine saluait un phénomène historique de premier ordre: les conseils ouvriers.

Mais quel qu'ait été le dévoiement de la force révolutionnaire de classe, une lutte aussi acharnée n'eût pas été possible s'il se fut simplement agi de rendre à quelques partis vidés le droit de se présenter aux élections. Derrière la forme constitutionnelle dont le mouvement demande l'abolition, ce sont des intérêts matériels puissants qui sont visés - et seule leur résistance explique un déchaînement tel de la lutte. Ce qu'ils sont, c'est à la fois la genèse du monopartitisme qui a succédé à la coalition nationale démocratique et la revendication d'où partit le mouvement d'octobre qui le révèlent clair comme le jour: les intérêts impérialistes de la puissance occupante, de l'U.R.S.S vainement camouflée en force de transformation socialiste... semi-mondiale.

Dans le cas de la Hongrie, le mouvement est donc constitutionnel parce qu'il est national; double régression par rapport au programme de feu la III^e Internationale.

Ici, il faut répondre à une objection qui, en dépit de son insigne vulgarité, a semblé convaincante à beaucoup, et qui se résume toute dans ce profond jeu de mots: mouvement national, mais pas nationaliste (2).

(1). Extrait d'une résolution des syndicats hongrois du vendredi 26 octobre 1956.

(2). Voir ce commentaire de la position du Conseil ouvrier de Miskolc:

"Il est pour l'internationalisme prolétarien et simultanément pour un communisme hongrois national. L'association de ces deux idées peut paraître confuse du point de vue des principes du communisme (!).

"Dans les circonstances présentes, elle est parfaitement

La distinction est vide de tout contenu historique et social, et relève tout au plus de la bourgeoise "psychologie des foules". Que signifiait, en effet, dans la cas hongrois, l'indépendance nationale, du point de vue économique ? Le retour aux règles mercantiles d'échange d'équivalents VIOLEES PAR L'URSS (fait significatif, octobre 1956 est désigné en Hongrie comme la "révolution d'uranium", rapporte Fejtö), et, au delà encore, la liberté d'accéder à nouveau au marché mondial. Autrement dit, si le prolétariat est rentré dans la lutte générale sous la pression d'une situation économique de classe défavorable, il ne reliait pas celle-ci à l'existence du système social capitaliste, mais au contraire à la perturbation de ce système et des rapports que les apologistes du régime présentent comme normaux: liberté de commerce, égalité des nations, etc...

Entre les revendications salariales que nous avons rapportées (coexistant, notons-le, avec des revendications économiques intéressant jusqu'à des non-salariés) et qui restaient par nature dans la limite étroitement bourgeoise (Marx) de la lutte pour la plus-value et la revendication politique de restauration de la bourgeoise nation dans sa pleine indépendance, il existe un lien dialectique indissoluble. Seuls des charlatans de la doctrine révolutionnaire pouvaient se donner pour tâche de la rompre - ou de la dissumuler.

L'internationalisme prolétarien n'est pas un point d'honneur, un sentiment, une "mentalité" des ouvriers: c'est l'expression POLITIQUE d'un programme de transformation SCICIALE fondé sur une doctrine scientifique de l'ECONOMIE qui affirme: derrière l'égalité mercantile de l'échange, il y a la soustraction de valeur; derrière... la liberté de commerce sur le marché mondial, il y a la sujétion des nations les moins bien dotées. Ainsi la lutte pour le socialisme - qui est la négation de tout cela - se trouve-t-elle placée d'emblée sur un terrain international.

compréhensible (?!). Le Conseil est Internationaliste, c'est à dire qu'il est prêt à lutter avec les communistes (??) et les ouvriers du monde entier (contre quoi, et en vue de quoi ?), mais il est national, c'est à dire qu'il refuse toute sujétion à l'URSS et demande que le communisme hongrois (?) soit (tenez-vous bien !) LIBRE DE SE DEVELOPPER COMME IL L'ENTEND" (!!!).

De qui, ce magnifique morceau de littérature "dialectique", où l'on trouve pêle-mêle un écho des "scrupules" marxistes et le hardi dépassement existentiel des "principes figés"; le style électoral des "nous sommes prêts à lutter..." et celui de la philosophie bourgeoise du libre arbitre ? De l'anti-révolutionnaire Fejtö ? Ou peut être de ce Mr Sartre qui a toujours démontré une telle faculté de "comprendre" des choses qu'il fallait dénoncer ? Pas du tout: du Sorbannard social-barbariste Lefort, qui a consacré une brochure à une découverte impérissable: la naissance historique d'une nouvelle classe de mouvements (sinon de mouvements de classe!): la révolution anti-bureaucratique !

(L'Insurrection hongroise, p. 26, éd. Socialisme ou Barbarie)

Tant que le prolétariat adhère à des mots d'ordre nationalistes, il tente de résoudre sa situation de classe dans le cadre de l'économie bourgeoise, c'est à dire par un aménagement, non par une révolution. Cet aménagement n'est pas nécessairement de caractère pacifique, comme on a vu. Mais, dans le cas de la Hongrie, même l'éventuelle substitution du mot d'ordre "Tout le pouvoir aux Conseils ouvriers !" à celui de "Imre Nagy au gouvernement" n'aurait pas, à elle seule, suffi à prouver que le mouvement s'était libéré de son double carcan bourgeois. Cela nous donne le droit de dire qu'il n'aurait fait que substituer un constitutionnalisme à un autre.

Projetés dans l'arène sanglante de la lutte par une situation économique intenable, les prolétaires hongrois n'ont encore agi qu'en classe de la société bourgeoise qui RESTAIT une classe de la société bourgeoise.

"Internationalistes" de la répression armée, "socialistes" du bague productif, crachez donc sur eux ! Et vous, sectateurs qui vous croyez des militants parce que vous avez appris quelques formules marxistes, accueillez leur sacrifice par une grimace dédaigneuse ! Nous, nous dénonçons le "mérite" contre-révolutionnaire impérissable du colonialisme "socialiste" de Russie dans cette "révolution d'uranium" et les effets de la double trahison du communisme dégénéré à la position léniniste: libérer les nations de leurs chaînes parce que c'est le seul moyen de faire disparaître le nationalisme, forme historique utile à une seule chose, la réalisation des tâches des révolutions bourgeoises - quand il en reste...

Et nous répétons bien haut ce titre inoubliable des renégats à notre haine révolutionnaire implacable: la "chinoisification" de la révolution européenne, le recul catastrophique de Bela Kun... à Mao !

Grain de sel socialiste ?

C'est dans ce cadre qu'il faut examiner les deux revendications sociales de la direction ouvrière des usines et de la transformation radicale du système de la planification que des bousilleurs de "gauche" de la doctrine marxiste ont présentées comme la pointe révolutionnaire du mouvement, comme "authentiquement socialistes".

Remarquons tout de suite que dans les faits, la première doit être rapprochée du point du programme réclamant l'abaissement des traitements mensuels à un plafond donné: la presse hongroise d'opposition d'avant l'insurrection n'a cessé d'associer, dans sa critique toute minimaliste, les grasses prébendes dont jouissaient les "managers" des usines et leur arrogante incompetence.

Mais, à cet égard, le mouvement hongrois de 1956 a été bien moins radical que... la Commune de 1871 à Paris.

En effet, la présidence du conseil des syndicats hongrois fixe ce maximum à 3.000 florins, alors que nous apprenons par Fetjő qu'un salaire ouvrier mensuel de 500 à 600 florins constituait une "bonne moyenne", 800 ou 900 florins caractérisant déjà une sorte d'aristocratie ouvrière. La Commune, elle, n'allouait aux "mensuels" de la direction étatique que le salaire ouvrier moyen. On voit que la critique stalinienne de l'égalitarisme est passée par là - et surtout toutes les séductions "américaines" de la production moderne.

Là n'est au reste pas l'essentiel. Sur le plan doctrinal, "direction ouvrière des usines" pourrait passer pour l'expression plus ou moins rigoureuse d'une vieille revendication socialiste: la suppression du despotisme de fabrique que Marx n'a eu qu'à reprendre aux utopistes.

Aucun marxiste ne songera certes à mettre cette revendication au rencart. Ce qui est inadmissible, c'est que, toutes les autres conditions restantes, elle soit présentée comme une preuve de la "maturité révolutionnaire du mouvement"; c'est que, sous le prétexte que ce sont les "relations existant au sein de la production qui décident de la lutte des forces sociales", le changement de l'organisation des entreprises soit considéré comme le grand secret de la transformation socialiste, tandis que la lutte pour le pouvoir resterait "à la surface des choses" (I).

Identifier les marxistes "rapports de production" dérivant d'un développement donné des forces productives et qui nous ouvrent l'immense domaine, national et international, de la guerre des classes et des Etats aux "relations (?) au coeur des entreprises" qui nous rivent, au contraire, au "point de jaillissement" (Marx) du conflit entre Capital et Travail est un faux théorique éhonté ou une preuve d'incorrigible mesquinerie bourgeoise de la vision sociale.

L'"entreprise", tel a toujours été l'observatoire d'élection de toutes les tendances minimalistes du mouvement ouvrier: syndicalisme, coopérativisme, ordinovisme italien (dont, comme pour rendre aux transalpins la politesse pour leur consécration de notre Sorel national, on "importe" ici bien des attitudes!). C'est seulement dans cette ambiance étroite où prévalent nécessairement les influences corporatives et de catégorie que la transformation sociale peut apparaître comme une simple question "d'organisation de la production", non comme l'aboutissant d'une

(I). Cf. l'appréciation suivante de ces revendications par le social-barbarisme, que l'on trouvera à la page 29 de la brochure déjà citée de Lefort l'Insurrection hongroise:

"Mais ce qui prouve la maturité révolutionnaire (!) du mouvement ce sont les revendications propres à l'organisation (!) de la production. Ces revendications échappent évidemment à l'intelligence du journaliste bourgeois, car celui-ci ne voit que ce qui se passe à la surface des choses (tu vois la paille dans l'oeil du voisin, mais...) c'est à dire sur le plan étroitement politique (peuh ! dictature du prolétariat ou communisme national.. internationaliste!). Or ce qui dans la réalité décide de la lutte des forces sociales, ce sont les relations qui existent au sein de la production, au coeur des entreprises (le voilà le faux!)"

lutte de classe dont le champ est la société toute entière, c'est à dire d'une lutte politique.

Pour formuler la thèse marxiste correcte sur cette question de la direction ouvrière des usines, il suffit de prendre le contre-pied exact du galimatias qu'osent nous réserver après cent ans de socialisme scientifique les démocrates-ouvriers:

"Les ouvriers pourraient bien avoir au gouvernement des hommes en qui ils ont confiance (notez l'objectivité du critère!) et qui sont animés d'excellentes intentions (dis-moi avec qui tu polémiques, je te dirai qui tu es !) ils n'auraient rien gagné encore si dans leur vie de tous les jours (la fameuse "existence"), dans leur travail, ils restaient de simples exécutants qu'un appareil dirigeant commande, comme il commande aux machines (ou: de Bakounine à E. Mounier!)." (même source, p. 29-30)

Nous n'irons pas pour si peu déranger la mémoire d'Engels qui notait qu'il fallait ne pas avoir la moindre idée de la vie sociale pour s'imaginer que l'industrie moderne pouvait se passer d'une autorité (c'est à dire d'un commandement), même librement consentie; ni invoquer le témoignage cynique de feu Staline pour prouver que le rapport de sujétion peut fort bien coexister avec les... consentements les plus véhéments (ou bien n'était-il que de pure "frime" ?!). Disons tout simplement: les ouvriers pourraient bien avoir à la tête des entreprises des comités régulièrement élus et renouvelés, composés de prolétaires honnêtes et dévoués à leur classe, ils resteraient soumis à l'autorité supérieure des choses (et à la pression des autres classes "populaires") et ils n'auraient rien gagné encore, même dans la vie de tous les jours, si un pouvoir central révolutionnaire n'appliquait toute sa force de classe à la destruction des trois grands rapports sur lesquels repose l'économie marchande et PARTA T l'esclavage salarié: l'organisation du secteur industriel par entreprises; l'opposition de ce secteur au secteur agricole; l'organisation de l'ensemble en économie nationale.

Chose qui suppose à la fois la rupture de l'alliance démocratique avec la paysannerie et la déclaration de guerre sociale au capitalisme international. Chose qui donc nous entraîne bien loin... "du coeur des entreprises" !

Avec la revendication de la transformation radicale du système de planification et de direction de l'économie exercée par l'Etat, nous revenons de la périphérie au centre: mais cela nous ramène-t-il pour autant à un "socialisme authentique" ?

On ne peut faire la critique de cette position sans examiner au préalable quels buts économiques cette "transformation du système" visait. Ce qui nous l'apprend, c'est la plate-forme "économique" sur laquelle Irme Nagy - qui, comme on sait, a été désigné par le mouvement comme "l'homme de la situation" - avait mené la lutte contre Rakosi et était devenu président du Conseil en juillet 1953, pour être à nouveau écarté du pouvoir en février 1955. Elle était toute entière placée sous le signe de la "révision du plan", comme son discours inaugural du 4 juillet 1953 au Parlement le prouve:

"Rien ne motive l'industrialisation accélérée, et cet effort pour réaliser une autarchie industrielle, surtout si l'on ne dispose pas des ressources en matières premières nécessaires, constitue un renoncement à des possibilités avantageuses résultant d'un plus intense échange de marchandises international, du commerce avec les pays capitalistes et avant tout de la collaboration économique avec l'URSS, les démocraties populaires et la Chine populaire.

"Il faudra d'autre part mettre l'accent sur l'industrie légère et l'industrie alimentaire, tout en diminuant considérablement le rythme de développement de l'industrie lourde.

"Il faudra aussi changer l'orientation de la politique agricole... Le gouvernement est décidé à augmenter le montant des investissements agricoles". (Op. cité, Fejtő, p. 194).

Tout cela n'est pas nouveau: c'est exactement l'orientation de Malenkov en Russie, Malenkov, qui, on le sait, dut se rétracter et retirer comme "déviationniste" sa formule de "passage de l'économie de production à l'économie de consommation". Bien que traduisant la pression des classes salariées sacrifiées à l'Orgie Productive, la formule qui s'applique parfaitement à l'orientation de Nagy reste entièrement dans le cadre bourgeois: il ne s'agit que d'une répartition différente du revenu national entre consommation et nouveaux investissements; mais le "revenu national" c'est l'antithèse du produit social qui n'apparaît qu'au fur et à mesure de la régression mercantile de l'économie.

Mais pour s'attaquer à cette tâche, oui, vraiment socialiste, elle, la "transformation" même "radicale" d'un système est tout à fait insuffisante ! Un "système" n'est en effet qu'un engrenage d'institutions données: ce qu'il faut transformer radicalement c'est un régime social, et cela n'est possible que par la destruction préalable de tout l'appareil d'Etat, par l'instauration de la dictature de classe qui n'est telle que lorsqu'elle suit un programme menant au communisme: or ce n'est certainement pas le chemin du gouvernement qui, par la bouche encore d'Imre Nagy, se proposait justement de "renforcer par tous les moyens la sécurité et la production de la propriété paysanne" et proclamait que le "fondement de l'agriculture hongroise est constitué par les PETITES PROPRIETES PRIVEES, dont le pays (mais le socialisme ?) ne peut pas se passer" !!

Là encore, isoler une formule de son contexte politique pour la consacrer comme "authentiquement socialiste" sous le prétexte qu'elle contient le mot magique de PLANIFICATION est une entreprise d'endormeur de la fameuse "conscience" prolétarienne". "Comment cette transformation radicale s'effectuera-t-elle?", il n'est pas besoin que cela "soit dit" (I) pour qu'on le com-

(I). C'est pourtant ainsi que Lefort pose la question (Ins. Hon. p. 30) dans un passage de la plus vulgaire inspiration anarchiste:

"Les ouvriers ne veulent plus que s'élabore indépendamment d'eux (nous aurions cru, pour notre part, que le véritable problème était qu'il s'"élaborât" contre eux!) le plan de production, ils ne veulent plus que ce soit une bureaucratie d'Etat (mais des syndicats "indépendants" ?!) qui envoie les ordres (!)".

prenne ! Il s'agit de rapprocher deux faits: d'une part (les revendications politiques, qui ne visent nullement à la destruction de l'Etat le prouvent) la revendication se limite à une vague "participation des ouvriers à la planification"; d'autre part, le mouvement réclame le retour des syndicats à l'indépendance à l'égard du parti et de l'Etat. La "transformation radicale" apparaît dès lors clairement dans sa signification réelle: la solution banale et éculée consistant à donner "voie au chapitre" aux organisations de défense économique des travailleurs dans la détermination de la politique économique de l'Etat. Solution qui non seulement n'a rien de socialiste, mais qui revêt un caractère évident de collaboration de classe.

La ridicule méprise de ceux qui ont cru à une revendication "radicale" repose toute entière sur l'illusion suivante: quand la classe des propriétaires bourgeois des usines et de la terre a disparu, rien ne peut plus s'opposer au socialisme si ce n'est que les ouvriers soient expropriés de la... direction du Plan.

Ils ne s'aperçoivent même pas, ces "théoriciens" malheureux que, pour moitié, c'est la reproduction d'une thèse national-communiste, voire même... stalinienne ! Une telle position implique en effet le raisonnement suivant: de quoi dépend que le prolétariat soit suffisamment nourri ? Du juste rapport entre la production des biens industriels et des biens agricoles FIXE PAR LE PLAN (la lutte des classes entre prolétariat et paysannerie n'a-t-elle pas cessé d'exister ?!). De quoi dépend son "standing" général ? De la quantité des biens de consommation FIXEE PAR LE PLAN. De quoi la journée de travail, l'intensité de l'effort productif (normes) ? Du rythme d'accumulation FIXE PAR LE PLAN.

Bref, le Plan serait l'autorité suprême de la société, le Jéhovah de l'économie -révéré ou maudit, selon les tendances, mais dont personne ne songerait à mettre l'existence en doute ! Et qui s'emparerait de cette forteresse (ou s'y glisserait) tiendrait du même coup les clefs du socialisme (ou en serait bien près).

Nous ne répèterons pas ici les démonstrations faites ailleurs (I) par nous de l'inanité de cette conception qui implique l'idiotie suivante: toutes les conditions existent pour la disparition de la loi de la valeur, du salariat, mais ceux-ci sont maintenus par la volonté égoïste d'une couche de bureaucrates (ou, thèse plus absurde encore: l'exploitation continue bien que la loi de la valeur ait disparu).

Nous les résumerons seulement au moyen d'une citation magnifiquement synthétique d'Engels:

"Avec la prise de possession des moyens de production par la "société, la production marchande est éliminée et PAR SUITE la domination du produit sur le producteur. L'anarchie à l'inté-

(I). Cf. "Dialogue avec Staline", "Dialogue avec les morts" et "Danse des fantoches", ce dernier à paraître prochainement.

"rieur de la production est remplacée par l'organisation planifiée consciente".

Prise de possession par la société - suppression de la production marchande et SEULEMENT AINSI de la domination du produit sur le producteur: voilà les conditions sans lesquelles il ne peut être question d'organisation planifiée consciente !

Mais y a-t-il "prise de possession par la société" lorsqu'il existe une classe très nombreuse de petits paysans, plus ou moins groupés autoritairement en "coopératives" et qui ne songent qu'à revenir à la petite propriété ? Et le chemin qui mène à la "planification consciente" ne doit-il pas nécessairement passer par une lutte de classe du prolétariat contre ces forces de perpétuation du capitalisme, contre ces adversaires d'autant plus insidieux qu'ils se présentent comme "couches du peuple travailleur", et avec lesquels il n'est pas de plus sûr moyen (à l'époque et dans les pays modernes) de taper le socialisme que de s'allier "démocratiquement" ?

Ce mouvement paysan:

Il ne faut donc pas s'étonner si les mêmes gens qui ont pris pour du "socialisme authentique" une formule de collaboration de classe sont aussi ceux qui ont vu dans la dissolution les armes à la main des coopératives créées "autoritairement" par le gouvernement des Geroe-Rakosi un "mouvement de caractère révolutionnaire".

La démonstration de cette position vaut d'être citée:
"Pour eux (c'est à dire pour les paysans, et en particulier les salariés élevés (?) à la dignité de micro-propriétaires par la réforme de 1945: c'est nous qui précisons) chasser les dirigeants des kolkhoses a la même portée que chasser les gros propriétaires.
"En effet, les paysans de Hongrie n'ont jamais été en possession de la terre: en s'en emparant, ils ne régressent pas, ils font un pas en avant (c'est nous qui soulignons, L'Ins. hong., p. 36).

A la vérité, il faut à un marxiste surmonter un puissant dégoût et faire un grand effort de sang-froid pour se mettre à réfuter cette position qui n'est même pas bourgeoise, mais sous-bourgeoise !

Depuis quand, tout d'abord, juge-t-on du caractère révolutionnaire ou rétrograde d'un mouvement sur l'opinion qu'en ont ses acteurs ? Depuis quand, en outre, un partisan de la révolution prolétarienne adopte-t-il le point de vue d'une classe non-salariée ?

Mais il n'y a pas lieu de s'étonner: nous avons bien averti plus haut le lecteur qu'il ne s'agissait pas ici de révolution prolétarienne, mais seulement de "démocratie prolétarienne critique". On voit que ce n'était pas sans sérieuses raisons !

Si l'on fait abstraction de l'erreur incluse dans l'affirmation que les paysans de Hongrie n'ont jamais été en possession de la terre (d'ailleurs contredite quelques lignes plus loin par l'auteur même), la thèse qui ressort de ces quelques lignes est la suivante, que nous formulons de façon volontairement crue: la politique contre-révolutionnaire n'a pas été d'avoir transformé en 1945 une armée d'authentiques prolétaires du sol - force de subversion sociale au même titre que le prolétariat urbain - en une masse de micro-proprétaires désespérément attachés au lambeau de sol où ils périclitent -force de la pire conservation. Elle n'a pas été la création artificielle de cet obstacle à l'application du travail associé et des ressources de la science qu'est la parcelle, ce monstrueux gaspillage de force humaine représenté par la culture individuelle. Non ! Elle a été d'avoir dépossédé les paysans de leurs nouveaux "droits" (!), d'être revenu - par la collectivisation (!) forcée sur cette mirifique réforme dont ils avaient "bénéficié" (!) en 1945 (on trouvera textuellement les termes entre guillemets à la page 36 du texte déjà cité).

Ce qu'en réalité avait été ce "bénéfice", on le lit dans un saisissant tableau brossé par Fejtő qui est un anti-révolutionnaire, mais pas un imbécile:

"La réforme a augmenté d'autre part le nombre des minuscules propriétés. Les propriétés distribuées avaient en moyenne un peu moins de 3 ha...à peine assez pour nourrir une famille, surtout quand il s'agit des familles fécondes d'Europe Centrale.

"Elle a engendré des problèmes engouffrants, comme celui de l'installation, de l'habitat des nouveaux propriétaires. Rien qu'en Hongrie, il s'agissait de créer 400.000 nouveaux foyers... 4.000 maisons seulement furent construites par les soins de la Coopérative Nationale de construction. Le reste se compose de huttes misérables, de cabanes de banlieue en glaise ou en bois. N'importe ! Les nouveaux propriétaires s'empressaient de quitter les lieux de leur ancienne servitude et s'installaient comme ils pouvaient en marge des villages, doublant parfois le périmètre de ceux-ci, ou en plein milieu de leur lopin de terre. Des milliers de nouveaux villages sont nés ainsi, au hasard, en ne tenant compte ni des exigences de l'hygiène, ni des facilités de transport.

"QUEL SPECTACLE LAMENTABLE et émouvant à la fois (les attendrissements bourgeois sont plus infâmes que le cynisme !) que ces milliers de huttes faites de rien, éparpillées à la lisière des bois, sur les bords des chemins menant à l'ancien château, et d'où l'on voyait sortir des hommes et des femmes maigres, en loques, accompagnés de toute une nichée d'enfants de tous âges, des hommes et des femmes dont les visages reflétaient tant de sentiments contradictoires: FIERTE DU NOUVEAU PROPRIETAIRE, INQUIETUDE POUR L'AVENIR, ESPERANCE, DEPIT !"
(Histoire des Démocraties populaires, p. 151)

Cela ne suffira-t-il pas à faire justice de cet honteux hommage social-barbariste au principe de la PROPRIETE: "en s'emparant de la terre, ils ne régressent pas, ils font un pas en avant" ?

Pour un socialisme de cet acabit, ce qui compte, ce ne sont pas les marxistes rapports de production, mais l'"exploitation" QUELLE QU'ELLE SOIT, l'"exploitation" comme entorse au principe bourgeois de "chacun son dû". C'est ce qui s'exprime dans cette remarquable "analyse" de la lutte des paysans pour le partage des terres en février 1956:

"Leur haine contre les bureaucrates qui dirigeaient les co-opératives et s'enrichissaient à leurs dépens (voilà le fin mot de tout l'histoire, pour ces gens là !) s'est substituée presque sans transition à la haine qu'ils témoignaient à leurs exploiters ancestraux, les aristocrates de la terre".

(L'Insurrection hongroise, p. 36)

Sans doute, même la haine de classe est-t-elle la bienvenue pour le marxiste CHAQUE FOIS QU'ELLE ACCELERE le douloureux enfantement de rapports de production supérieurs, d'une société nouvelle. Mais on ne nous soupçonnera pas de sympathie pour les ronds-de-cuir arrogants et bavards, ignares et arrivistes du parti communiste dégénéré et de l'Etat démo-populaire et encore moins pour leurs poses romantiques de propagandistes du "socialisme" si nous affirmons: la "haine" du paysan hongrois pour ceux qui "s'enrichissaient sur son dos" ne pouvait exactement avoir que la valeur "révolutionnaire" (!)... de ce régime agraire créé en 1945 auquel il s'agissait de revenir, et dont Fejtő fait ainsi le bilan économique:

"La moyenne de l'exploitation paysanne s'établissait au lendemain de la guerre entre 6 et 7 ha. Mais la plupart des propriétés nouvellement créées, comme des anciennes minuscules parcelles quelques peu arrondies et agrandies grâce au partage des grands domaines étaient TROP PETITES ET TROP EPARPILLEES POUR PERMETTRE UNE EXPLOITATION RATIONNELLE. Les minuscules propriétés dont il était IMPOSSIBLE DE FAIRE DES UNITES ECONOMIQUES VIABLES y occupaient une partie IMPORTANTE du territoire national.

"Les réformes agraires n'ont pas guéri, au contraire elles ont aggravé le mal dont souffrait l'agriculture de cette région: le niveau extrêmement bas du rendement agricole".

(Fejtő, Histoire des démocraties populaires, p. 335)

Loin de nous la moindre tentation de faire l'apologie de la réaction chaotique et démagogique par laquelle, sous le titre trompeur de "collectivisation", l'Etat industrialiste a essayé, dans un second temps, de corriger les effets catastrophiques de la politique petite-bourgeoise de 1945 sur le rendement agricole, (effets confirmés par un autre auteur, René Dumont, dans son livre Révolution dans les campagnes chinoises) politique "insensée", mais qui avait un.... sens bien précis: la destruction du potentiel révolutionnaire accumulé dans le nombreux prolétariat et semi-prolétariat agricole hongrois.

Ce but, il l'a pleinement rejoint, puisqu'en 1956 le mouvement qui éclate (au lieu de tendre, ne serait-ce, par exemple, qu'à la "commune agraire" de Lénine) est de caractère ouvertement BOURGEOIS en tant qu'il vise au rétablissement de la pleine LIBERTE DE COMMERCE des produits agricoles, et même SOUS-BOURGEOIS partout où il s'en prend, en outre, aux formes de travail associé, sinon socialiste (qui semblent se diffuser dans la paysannerie

chinoise par exemple - moins infestée, elle, du sens de la propriété).

La question, pour des marxistes, n'est pas que le communisme dégénéré et l'Etat qu'il dirige "n'ait pas volé", comme c'est effectivement le cas, cette réaction armée des paysans: c'est l'orientation sociale, les effets économiques de celle-ci. Les ennemis de nos ennemis ne sont pas nécessairement nos amis, et il est bien clair que même une dictature du prolétariat se serait cassé plus d'une dent sur cet os-là.

Pourtant, toute la mélodie démocratique jouée un peu partout en hosannah au mouvement "justicier" de la répartition des terres par les paysans trouve chez les démocrates-ouvriers son accompagnement "marxiste" de rigueur: mais les notes en sont fausses et discordantes à fuir. Oyez plutôt:

"Il serait simpliste de prétendre (!) que les paysans constituent une force contre-révolutionnaire (!).. ils demeurent membres d'une classe exploitée (toujours la même chanson!), susceptible de rejoindre le prolétariat dans sa lutte pour des objectifs socialistes (C'est nous qui soulignons. Parce qu'exploitée, bien sûr !).

Et plus loin il est question, circonstance aggravante, de:

"l'ambivalence (notion combien commode !) du mouvement paysan dans lequel, comme la révolution russe en particulier l'a montré (ou: de l'audace, toujours de l'audace !) coexistent toujours (ou: l'extrapolation de l'erreur) des éléments conservateurs et révolutionnaires (ou: la parcelle avec nous !)".

(L'Insurrection hongroise, p. 36)

A cette notion éclectique et fixiste de l'"ambivalence" et de la "coexistence d'éléments etc.." s'oppose, dans la vision marxiste, celle d'une succession de phases allant de la réalisation des tâches d'une révolution bourgeoise extrême, mais bourgeoise tout de même, aux premières transformations socialistes, dans le cas d'appui de la révolution extérieure.

Dans cette vision, qui fut celle de Lénine, le mouvement paysan pour la terre est uniquement, "unilatéralement" bourgeois. Mais dans une première phase, il a une efficacité révolutionnaire parce qu'il est dirigé, sur le plan politique, contre l'Etat tsariste et les tentatives de restauration dont le prolétariat n'aurait pas pu venir seul à bout. D'ailleurs dans cette phase il ne peut être question sur le plan économique de rejoindre des buts socialistes, mais seulement de créer la base matérielle du socialisme en édifiant une puissante industrie d'Etat.

Dans la seconde phase, tout danger de restauration écarté, et le pouvoir révolutionnaire pouvant s'appuyer sur un certain développement de l'industrie urbaine, le pas ultérieur en direction du socialisme ne peut plus être que l'extension du capitalisme d'Etat aussi à l'agriculture: mais alors, l'ancien allié devient du même coup l'ennemi direct, comme c'était dès le début prévu.

Ce n'est pas ici le lieu de démontrer que la direction ayant échappé au parti prolétarien, la révolution russe ne put

même pas franchir le seuil de cette seconde phase: cela a été fait ailleurs (I). Ce bref rappel n'avait pour but que de prouver l'inanité d'une application du schéma russe d'alliance révolutionnaire du prolétariat et des paysans aux révolutions des pays développés où l'adversaire à abattre est un Etat purement capitaliste, où, autrement dit, il ne reste plus de tâches "transitoires", pré-socialistes à liquider.

Dans ces pays comment le prolétariat pourrait-il escompter plus qu'une simple neutralité de la petite-bourgeoisie des campagnes dans la phase d'assaut au pouvoir capitaliste ? Car une fois la classe capitaliste des villes et des campagnes vaincue et dispersée, la première tâche du pouvoir révolutionnaire ne sera-t-elle pas -contrairement à ce qui fut le cas de la révolution socialiste IMPURE de Russie - de s'en prendre à l'ultime bastion de la production marchande - et donc de l'esclavage salarié - :les formes privées du secteur agricole que jamais le capitalisme ne parviendra à liquider totalement dans le temps qu'il lui reste à survivre ? Et l'adversaire direct ne sera-t-il pas alors justement cet "allié" de la première phase de la révolution NON PUREMENT SOCIALISTE de Russie ?

On peut sans aucun doute prévoir qu'en raison de la haute production du secteur industriel, le prolétariat viendra à bout de ces forces de la conservation capitaliste (et donc de la contre-révolution) beaucoup plus facilement que ne le pouvait la révolution russe, qu'elles sont au contraire parvenues à stopper au stade du capitalisme d'Etat industriel, l'agriculture restant figée dans les formes mixtes, parcellaires et coopératives, mais en tout cas non-étatiques (Staline dixit au XIX^e Congrès) du kolchose.

Cependant un mouvement paysan de résistance à la collectivisation socialiste n'est pas à exclure et son caractère CONTRE-REVOLUTIONNAIRE, dans ce cas, crève les yeux.

Peut-on appliquer telle quelle cette dernière caractéristique au mouvement paysan hongrois de 1956 ? S'il avait été dirigé non pas même contre la dictature du prolétariat, mais seulement contre celle d'un grand capitalisme étatique poursuivant le but de l'instauration d'un CAPITALISME D'ETAT agraire, la réponse serait sans aucun doute affirmative. En réalité, il ne visait qu'une forme de l'Etat dont on peut fortement douter qu'elle ait été plus efficace que l'Etat hongrois indépendant et pluri-partite revendiqué, même à la seule fin bourgeoise de la concentration et de la modernisation de l'agriculture.

Il n'y a par contre aucun doute que, dans le rapport des forces défavorables, qui excluait dès le début l'instauration d'une dictature du prolétariat, il faille aussi inclure l'exaspération du particularisme économique provoquée dans le paysannerie aussi bien par la politique des années 45-48 que par le pillage "colonial" à étiquette "collectiviste" de la phase suivante.

(I). Cf. Dialogue avec les morts (sur le XX^e Congrès du Parti Communiste Russe).

La thèse que nous avons voulu démontrer est que la révolution moderne, la révolution purement socialiste sera l'oeuvre du prolétariat, uniquement du prolétariat, et non pas d'une coalition des "classes exploitées" qui est désormais historiquement exclue. Toute formule démocratique et populaire, en tant qu'elle ressuscite des schémas propres à l'époque dépassée - au moins dans l'aire euraméricaine - des révolutions bourgeoises est non seulement illusoire, mais défaitiste et contre-révolutionnaire. Quant à la tentative de la mettre au compte... de la révolution russe qui, dans cette aire, a réalisé la dernière possibilité d'alliance révolutionnaire du prolétariat et de la paysannerie, mais qui a aussi prouvé qu'il n'était pas de socialisme - ni même de capitalisme d'Etat intégral - sans rupture de cette alliance (et naturellement, possibilité historique de rompre, grâce à l'appui du prolétariat international), cette tentative relève de l'impudence incomparable du "socialisme démocratique" à l'égard de la théorie et de l'histoire.

C O N C L U S I O N

Pour le marxiste, tout principe d'analyse est immédiatement et directement principe de lutte, postulat de programme.

Prenons-en un exemple qui semble avoir été suivi à la lettre dans les appréciations "de gauche" du mouvement hongrois, mais dont l'esprit a été totalement trahi. Lorsque Lénine, qui luttait sur ce postulat qu'en Russie, la révolution démocratique-bourgeoise ne serait pas (ne pouvait ni ne devait être) dirigée par la bourgeoisie, mais par le PROLETARIAT, "analysait" la révolution de 1905, il le faisait de la façon suivante:

"L'originalité de la révolution russe, c'est qu'elle était, de par son contenu social une révolution bourgeoise-démocratique et, de par ses méthodes de lutte, une révolution prolétarienne.

"C'était une révolution bourgeoise-démocratique parce que le but auquel elle aspirait directement et qu'elle pouvait atteindre directement, par ses propres forces, était la République démocratique, la journée de 8 heures, la confiscation des immenses propriétés foncières...

"La révolution russe était en même temps une révolution prolétarienne et cela non seulement parce que le prolétariat y était la force dirigeante, l'avant garde du mouvement, mais aussi parce que le moyen spécifique du prolétariat: la grève constituait le moyen principal de soulever les masses, le phénomène le plus caractéristique dans la vague montante de ces événements décisifs".

(Rapport sur la révolution de 1905, Opuscule, Ed. en Langues étrangères de Moscou).

Aujourd'hui, le postulat programmatique est naturellement tout autre: la démocratie a non seulement épuisé toute fonction révolutionnaire, mais c'est la principale force d'immobilisation de la révolution. Cette révolution ne peut plus être que SOCIALISTE et uniquement socialiste. Elle sera donc effectuée par le prolétariat et uniquement par lui, si bien que le cours de la reprise révolutionnaire sera en même temps celui de la rupture de toutes les "alliances" avec des classes moyennes qui ne s'"ouvrent plus que sur la droite" (le fascisme !) sur la base politique de la nation et économico-sociale de l'accumulation capitaliste d'Etat.

C'est POUR CELA que nous ne pouvons appliquer à l'insurrection hongroise le schéma "dualiste" de Lénine pour 1905, ni dire, ce qui pourrait paraître innocent: "par son contenu social", "par le but auquel elle aspirait directement et qu'elle pouvait atteindre pas ses propres forces", l'insurrection hongroise était un mouvement de restauration d'une Hongrie libérale (relativement !) parlementaire et bourgeoise. Mais par le rôle d'avant-garde du prolétariat, par l'emploi de la grève, moyen spécifique de lutte de cette classe, elle était une révolution ouvrière.

Car si en 1905, la révolution démocratique-bourgeoise se trouvait de toutes façons, en Russie, sur une ligne ascensionnelle de l'histoire, en 1956, le mouvement anti-totalitaire et national se trouve au contraire sur une ligne de recul momentané, et son rapport avec le mouvement prolétarien et socialiste s'encadre dans l'opposition irréductible entre contre-révolution et révolution.

Nous rejetons donc radicalement toute position qui, sous prétexte de mettre en évidence la puissance de l'organisation et des moyens de lutte du prolétariat moderne, efface la limite tranchante qui, surtout depuis les premiers mouvements anti-fascistes et constitutionnels, oppose démocratie et dictature du prolétariat, et retient dans des tâches "transitoires" illusoire et dépassées le programme de la révolution communiste dont la seule devise est celle de la vieille Association Internationale des Travailleurs: ABOLITION DU SALARIAT !

Cela ne signifie nullement que pour nous l'insurrection hongroise n'ait été qu'une nouvelle raison, particulièrement tragique, de nous "lamentar" sur les effets catastrophiques de la destruction pièce à pièce de tous les principes de lutte prolétariens, de tout le programme communiste réalisée en trente ans de réaction "stalinienne".

Nous avons montré au contraire que la critique des bases de classe incertaines et vulnérables aux spéculations ennemies et jumelles de l'Est et de l'Ouest n'empêchait nullement que:

"C'était une heureuse nouvelle qui nous parvenait de la Hongrie ensanglantée. La nouvelle que les grandes capitales peuvent encore, comme il y a un siècle, devenir des volcans de lutte; que des civils presque sans armes peuvent affronter des polices d'Etat et des armées pourvues de techniques modernes; qu'ils peuvent (même si ce ne sont pas pour des raisons de classe ayant toute la clarté que nous souhaiterions) arracher armes et hommes armés aux rangs de la répression". Bref, "que les possibilités techniques de détruire la force paralyzante des modernes appareils d'Etat en les attaquant du dehors n'ont pas disparu (ô Engels, qui jamais ne renonça à l'insurrectionnalisme !) avec les tanks, l'aviation et les armes atomiques. Et enfin, s'il est vrai, ce fait glorieux que des bataillons de soldats russes aient inversé leur tir et soient passés aux insurgés, QUE LES ESPERANCES INTERNATIONALISTES au vrai sens du mot ne sont pas mortes". (I).

(I). Programma Comunista, N°22, 1956: "Con la tresca immonda fra democrazia e comunismo, tutto hanno sfasciato i cani rinnegati".

La caractéristique du mouvement hongrois est pour nous toute dialectique: c'est le contraste béant entre la puissance des moyens de classe mis en oeuvre par le prolétariat dans le domaine de l'organisation et de la lutte et l'étroitesse bourgeoise des buts, le recul marqué à un modèle dépassé de regroupement politique des classes, contraste dont les raisons étaient supérieures à toute volonté, étaient inscrites en particulier dans le phénomène sans précédents de la "colonisation" d'un pays industriel moderne par une grande puissance.

Mais dans ce contraste même, nous voyons une incitation non pas à des regrets impuissants, mais à une haine révolutionnaire si possible accrue contre "ces chiens de renégats qui ont tout détruit par leur mariage immonde du communisme et de la démocratie" (I) et à une intransigeance si possible accentuée à l'égard de toutes les concessions "de gauche" (!) à des postulats non-socialistes. Nous y voyons, surtout, un appel puissant à nous dédier avec plus de ferveur que jamais, mais sans illusions ni impatience stupides, au modeste et grand devoir de l'époque: la restauration de la stratégie de classe du prolétariat moderne, la restauration du PROGRAMME COMMUNISTE, seules armes invincibles de la Révolution !

- : - : - : -

(I). Titre de l'article plus haut cité de nos camarades d'Italie sur l'insurrection.

E R R A T A

- P. 73 ligne 30 - lire que CEUX-CI soient indépendants
- P. 74 ligne 34 - lire thèses SUR Feuerbach
- P. 77 ligne 4 - lire Le seul fondement national POSSIBLE du pouvoir
- P. 78 ligne 8 - lire le NOBLE principe
- id' ligne 19 - lire la CONSTITUTION et non "destitution"
- id' ligne 21 - lire s'ETAIT accompagnée au lieu de "s'est"
- P. 60 ligne 22 - lire se donner pour tâche de LE rompre - ou de LE dissimuler
- P. 83 ligne 30 - lire et PARTANT l'esclavage salarié
- P. 86 sous-titre - lire LE mouvement paysan
- id' avant-dernière ligne
lire démocratie POPULAIRE critique
- P. 89 ligne 14 - lire à FAIRE fuir

